

Stépan O.

... Âmes Sensibles...
Nouvelles et Poèmes.

Collection du Plaisir

© Éditions Add'Image 1998

Stépan O.

à tous ceux qui l'apprécieront...

Préface.

En regardant en arrière, en dehors d'un torticolis on comprend le pourquoi et le comment du moment présent. Les souvenirs et les émotions s'imbriquent pour libérer une image, celle de la personne que l'on est, maintenant. J'ai commencé à écrire à l'adolescence, comme beaucoup. Et puis mon amour habitant à 500 kilomètres, les petites lettres sont devenues pavés, les délires des nouvelles, et les brefs cris d'amour de petits poèmes. La construction, le suivi de style et la cohérence n'étaient pas l'ordre du jour. Mais une corde avait été révélée : lorsqu'un état d'âme est atteint, il faut que je l'écrive. Cela me permet de lâcher ce que j'ai enfoui, une dépression autant qu'un grand moment de bonheur pas assez partagé. Il m'a donc fallu 10 ans pour réunir quelques textes et poèmes qui seront peut-être sans intérêt pour vous, mais qui sont une radio désordonnée de mon évolution. Voir ces écrits là réunis me procure un petit pic de satisfaction contrôlée. Tout ce que j'espère en vous les livrant, c'est que vous partagerez un peu de ma vie, simplement parce que tout au long de mon existence, un sentiment prédomine : la solitude. Oui c'est égoïste, mais toute expression créative l'est, par définition.

Néanmoins une vraie préface se devrait aussi de présenter l'œuvre. Plutôt que d'en présenter la moelle, la personnalité, je préfère ici en présenter les membres. En effet ces quelques textes ont été écrits par, ou en collaboration avec deux amis : Sandy (l'amour de 500 km) et Bernard. Elle, elle ne semble plus écrire comme ça, pour elle. Toute sa vie transpire aujourd'hui la créativité, à tel point qu'elle n'a plus besoin de support pour se partager. Et ça tombe bien car c'est comme ça que je l'aime le plus, ou en fait d'une manière plus durable, moins extrême. En vieillissant on prend aussi moins de risques.

Bernard a arrêté de produire jusqu'à récemment. Depuis que son couple s'est perdu il a repris la composition chantée et écrite. Il est à l'origine des poèmes les mieux construits et je lui souhaite de tout cœur d'obtenir un jour la juste reconnaissance qu'il mérite. Peut-être le reverrais-je bientôt...

Il faut mentionner que sur bien des points de la construction de ce recueil deux autres personnes sont intervenues. Christophe a réalisé la seconde correction autant orthographique, littéraire qu'inconsciente. Le résumé de ces commentaires aurait pu constituer la seconde partie de cette préface de '...Âmes Sensibles...' mais il n'en est rien et c'est ainsi ; Gil qui a fait de même en pense autant. Bien ou mal, on s'en fout, on joue l'instinct, le déclic. Notre univers n'est plus séparé selon ces grands principes de la religion, mais suivant les nôtres, ceux de chaque être humain à part entière, c'est à dire le *soi* et l'*autre*.

Notice: Parental Advisory.

Ô toi qui me tient serré dans tes petits doigts fermes, n'oublie pas de me considérer comme le recueil que je suis: je ne suis fait ni pour te distraire, ni pour te déguster. Et si tu n'aperçois toujours pas ce que j'entends insinuer, va donc becter un morceau. Maintenant si cela t'interpelle, t'intrigue, si tu te rends compte que ce bouquin n'est pas un cadeau mais un plaisir que j'aspire à faire partager, une choucroute que je t'aide à digérer, alors tu débutes un long voyage sur une route étroite,

accidentée et sinueuse, parsemée d'objet divers, bibelots, gerbes, femmes pas vraiment fidèles, fleurs, corps, pansements névralgiques...

Ce que tu vas lire est un recueil de courtes nouvelles, Short Cuts à la Altman. Certains paragraphes manquent. Ils auraient transformer de recueil en un petit roman. Bon, alors comme dit le commandant, bon voyage, et prépare les sacs vomitifs, ça va secouer. D'ailleurs avant de débiter la lecture de l'ouvrage que voici, il est préférable d'avoir remis à Neptune ce qui mijotait dans le fond de ta panse soit disant insubmersible. Non pas que son contenu soit à proprement parler sale, mais il aurait effectivement tendance à vouloir te faire remarquer que la vie n'est pas un mistral gagnant. Ce serait plutôt un pervers-pépère-bonbon pour séduire les petites filles. Mais après tout, ce n'est pas vraiment mon rôle de vous dire tout ça, je préfère vous laisser la liberté de l'opinion, ça devient si rare dans le milieu de l'expression de nos jours. Pour vous aider à vous déshabiller je vais emprunter les lettres d'un autre, ceux d'Hermann Hesse dans *Demian*: "Il n'est point de réalité hors de celle que nous avons en nous. La plupart des hommes ne vivent d'une façon aussi irréaliste que parce qu'ils prennent des images extérieures pour la réalité et ne permettent jamais à leur propre monde intérieur de s'exprimer. [...]. Sinclair, le chemin de la foule est facile, le nôtre est difficile. Partons maintenant."

Proses

Bernard l'Ermite.

Un trou dans la peau.

Mise en Place.

Bernard est l'homme type du vingtième siècle. Il a manqué la société, elle n'a pas hésité à en faire de même. En offrant à cet être de taille moyenne et de faible corpulence la banalité de l'existence, la nature avait accompli sa tâche et point plus. Ainsi il avait été lâché tel un fauve apathique dans cette jungle toujours avide d'affection, assoiffée de sang, jamais rassasiée, constamment en quête d'une proie aisée. C'est bien malgré lui qu'il se voyait contraint à jouer le rôle du maillon de la chaîne au boulet du prisonnier; mais rien ne pourra désormais l'empêcher d'exploiter ses périples quotidiens.

Moteur.

Huit heures: le vieux réveil poussiéreux déverse lentement sa sueur matinale, accompagnée d'une éternelle amertume. Le retour au monde des vivants est proche. Les songes s'éloignent avec allégresse, dans un flou imperceptible. Notre homme est réveillé; ou plutôt il somnole gaiement, cuvant les ultimes restes de Kro ingurgités la veille. Il se lève, puis replonge lourdement au milieu des ressorts rongés par l'humidité. Le réveil est décidément trop cruel. Une certaine vision d'après guerre règne dans son monopiece. Une vieille table chipée au brocanteur supporte de ses lourdes épaules déjà trop âgées une nappe à carreaux rouges, usée, trouée, rapiécée de tous côtés. Sur le sol gisent les victimes du jour passé; une dizaine de canettes emplies jadis du merveilleux élixir jaunâtre, gazeux, que Bernard aime tant. « À ses pieds deux-trois photos et des lettres à des amis », un cendrier a craché loin de lui les vieux mégots aigris par le temps et qu'il tenait en son sein. Au fond, le mur, craquelé, moisi, grisâtre, morose. À sa base un cadavre de souris blanche n'ayant supporté l'odeur fétide dans laquelle baigne l'homme, est assailli par une horde de vers affamés. Le crépitement émis par ces derniers le fait sursauter. Les frayeurs matinales le rendent malade. Mais personne n'arrêtera la vieille machine lancée dans la recherche avide d'une nourriture que son estomac pourrait assimiler à un petit déjeuner. Privilegié, Bernard connaît personnellement le boulanger du quartier, un ami d'enfance qu'il a maintes fois fait cocu. Fier de sa pêche, il pousse avec frénésie les objets hétéroclites dont l'aventure s'est arrêtée au beau milieu de la table. Il y pose avec une délicatesse puérile les deux croissants dorés par les timides rayons articulés du soleil, emballés avec amour par la grosse femme du faiseur de bonheur. Ces deux morceaux de patte constituent le fruit d'une quête d'un kilomètre environ. Il ne dédaigne pas fournir quotidiennement ce pénible effort car il sait combien la récompense en est appréciable et combien elle le rapproche chaque matin une dernière fois des êtres humains. Le festin accompli, il se met en marche jusqu'à la porte d'une lenteur peu commune, allure trahissant un vieux cor au pied qui fait encore des siennes.

Action.

Dehors, Bernard passe devant un tonneau rempli et rongé par la pluie. S'apercevant de la présence de l'objet, il s'arrête pour revenir s'admirer quelques instants au travers de ce miroir de fortune. Une bouille rondelette termine ce corps fatigué par les années. Les quelques cheveux blanchâtres qui se brandissent fièrement sur son crâne luisant blondissent quand vient l'été. Ses yeux

Stéphan ©.

glauques et livides cachent sans succès les méfaits de ses premiers verres. Des rides d'expression cisailent largement un front écorché et des joues flottantes. Un éclat dans l'eau attire son triste regard, habile mélange de désespoir et de résignation. La boucle argentée de son cuir se balance inlassablement, comme poussée par un vent de force tranquille; le même vent qui fait encore se balancer Joey au bout de la corde calme et raide. Bernard comme "Joey ne dérange, que les démons et les anges". Il se retourne. Le vent glacé du nord cingle son visage, tel un fouet punissant l'effronté qui lui aurait fait face. Il poursuit son chemin avec aux pieds une nouvelle paire d'Adidas, miraculeusement extraite de la poubelle du cordonnier. En errant parmi les chemins terreux, il se rapproche finalement de son inavouable but (même sous les projecteurs aveuglants), son dessein d'aujourd'hui comme d'hier: s'adjoindre à la gare désaffectée. Cet endroit lui fournit un refuge au cœur duquel il s'adonne avec quelques amis, bien souvent de passage, à fumer, espérant tuer les longues secondes de ce bas monde, ou encore fuir le noir destin que lui avait réservé la nature, peu généreuse de la nature.

Il s'engage dans la longue ligne droite bordée de sapins mourant étouffés. Quelques oiseaux chantent leur joie de vivre; Bernard est là, désenchanté. Marchant péniblement à travers les ronces et les orties frémissantes, il ressent plus qu'à tout autre moment ce lourd fardeau qui lui pèse et engourdit ses jambes; les années lui ont ravi ce souffle dont il était si fier au beau milieu des ados de l'orphelinat. La laborieuse randonnée touche à sa fin; on apercevra bientôt, cachée derrière les immenses saules pleureurs, la silhouette embrumée de la grande bâtisse demeurée. Comme aux premiers jours, quelques larmes viennent se perdre aux creux des plis hasardeux de ses joues. Emplie de cette atmosphère chargée, l'imposante ossature ferrailleuse de la gare lui rappelle sa tendre mère. Oubliant vite sa nostalgie (par habitude), il "pénètre la glace".

Travelling avant.

La fumée dense du joint s'éloigne de J..., un ancien marins' amerloch, déserteur de renommée. Bernard esquisse un signe de la tête, l'autre lui renvoie. Les deux hommes se connaissent fort bien, ils sont comme frères devant la destinée. J... tend la muerte à notre homme qui s'en saisit succinctement afin de seconder son état initial. Toute parole serait inutile, la compréhension est complète et instantanée. Bernard lève la tête, il va monter à l'étage. Là-haut il se sent chez lui, c'est son antichambre. De vieilles couvertures laineuses effilochées jonchent le sol. Des débris de verre-or lui rappelle le précieux métal. Une fenêtre face à lui génère la douce mélodie du vent. Bernard aime à jouir de ces doux moments de bonheur intense durant lesquels il est possible de rêver. Le soleil rougeoyant de mille feux embrase la pièce de couleurs que l'on aime à palper. Ses yeux étincelants caressent avec monotonie cette vision poétique. Il se sent allongé, exultant ses désirs les plus profonds. Une impression d'impuissance résignée monte en lui comme le sperme dans un sexe masturbé: par à-coups violents. Il aime. Un peu plus tard il réitéra son voyage en compagnie d'une autre dame en noir, que l'habitude déguste sur le calumet de la paix céleste. Quelques heures plus loin encore, la grande félicité dont il fût la victime volontaire s'était effondrée, laissant place au dégoût, à l'amertume... Il exècre ses douloureuses périodes tout autant qu'elles sont nécessaires, rançons d'une jouissance bien vite révolue. Le temps aura raison de lui.

Travelling arrière.

Bernard descend l'escalier de bois qui laisse échapper à chaque massage de sa vertèbre inférieure un gémissement proche du râle dernier. Il descend pour retrouver de nouveaux venus. Un vieux chien malade et compagnon forcément fidèle, un rat blanc aux entournures de danseur classique, et Maurice. Le petit rongeur est fièrement juché sur l'épaule de son maître, tel un roi en

Stéphan ©.

manque de sanglantes conquêtes. Quant au chien, les jours lui sont comptés comme un boxer au tapis. Devant un tel spectacle moyenâgeux, l'homme baisse la tête. La conversation ne sera pas longue. Il passe dans le rang indiscipliné et lance un regard plein de rancœur à Maurice. En raison d'une habituelle affaire de "contrebande", cet ennemi fût, mais Bernard n'oublie pas, il n'en a pas le temps. Il ouvre la porte et s'enfonce à grands pas dans la brume moite. Des moments comme ceux-là, sa vie en est pleine, telle une truie deux semaines avant la mise à bas. Le retour est difficile mais incontournable. Les secondes se succèdent à un rythme effréné. Vidé de tout sentiment, Bernard prend appui sur un tronc de chêne puissant, grattant l'écorce comme une peau. Il pleure. La sève coule. Un flot dévale la surface ridée.

Coupez !

La nuit masque le soleil bleu. Lentement la nature nocturne reprend ses droits légitimes. Il presse le pas, écrasant les feuilles de la forêt. Une fois éloigné du vert il revient vers le gris, l'homme approche de son foyer où personne ne l'attend. Cela ne le dérange guère, la compagnie a su en son temps l'échouer sans vie aucune. Sur la place faiblement illuminée, Bernard admire une dernière fois la grande statue de marbre érigée en l'honneur des morts pour la patrie. La patrie, bouc émissaire de toutes les guerres, l'aura pour longtemps marqué de sa cicatrice indélébile. Bernard ne les a pas faites, cela n'aurait en rien changé son existence, mais le remords de n'avoir rien intenté l'a bien souvent hanté. Ne s'attardant pas trop, il ouvre sa porte et redécouvre, sans surprise, sa pièce. Les murs sont toujours là, immuables, le lit, la table, le cendrier, la commode, autant d'objets qui lui tambourinent sa condition au plafond. Tout cela est doucement insoutenable, il veut connaître une dernière fois le plaisir du pauvre et puis s'en aller. Il s'avance à pas réfléchis dans l'eau du tonneau vers la profonde commode poussiéreuse et ouvre le tiroir à poignée ovale. La vision du plaisir contenu dans ce petit sachet translucide le fait honteusement sourire. Le dernier sans doute, Bernard est déjà bien faible et il n'a pu empêcher ses souvenirs de redevenir aussi actifs qu'un cône de poussière. Il fait chauffer le délice glacé. Il saisit l'aiguille, frissonnant de peur, d'attente de douleur, de joie: il ne sait plus...

P. S.: "Everybody knows the war is over.
Everybody knows the good guys lost...
Everybody knows the boat is leaking.
That's the way it goes. Everybody knows."
Leonard Cohen.

Bernard et Stépan.

Courrier du Cœur IV.

Écrit dans la nuit de mardi à mercredi.

Depuis longtemps déjà, j'ai croisé ton regard interrogateur, appuyé. Et je ne puis y être indifférent. Cette nuit, malgré toutes mes frustrations, mon imposante timidité je t'ai abordée. Certes j'étais absolument saoul mais en plus de ton physique, en plus de ton rire, en plus de ton sourire, en plus de ton charme, en plus de toutes ces armes, Chrystelle je suis certain de mon amour, quel que soit mon état. Et même si je publie mes sentiments ici bas, ils n'en sont pas pour autant futiles. Je t'aime et ce n'est pas de l'esbroufe. J'ai regretté de ne pas te suivre lorsque tu es partie, j'ai regretté de ne pas être lourd et lucide. Je suis revenu jusqu'à l'endroit de l'échange de nos premières paroles, j'ai partout demandé ton adresse, à Gégé, à Ahmad, à Fab, en vain; désespéré je leur ai ensuite demandé l'adresse de Coralie et de Cyril, sans résultat. Je suis rentré dans mon petit appartement pour y écrire ceci, pour exprimer toute ma peine et toute ma douleur.

Je ne suis pas un fin dragueur (comme tu as pu le remarquer), j'agis au feeling. Je n'aborde donc pas au hasard, lorsque mon cœur s'emballe sincèrement je fonce. Donc je n'aborde pas n'importe qui. Et comme je le ferais (à tes pieds si tu l'exiges) encore et encore, je te dévoile ma flamme, mon amour écorché, je te découvre mon honneur anéanti. Je n'en suis pas moins homme, je te veux même si ce langage n'est pas le nôtre, je te ressens même dans tes absences, je t'aime même dans nos éloignements. Je suis tellement sujet à de terribles interrogations que je serais prêt à tout pour pouvoir discuter un peu avec toi, quelques instants seulement au milieu de mon éternelle tourmente. Prêt à n'importe quoi pour te rassurer, te justifier mes paroles désordonnées, t'ouvrir véritablement mon cœur.

Je ne sais plus trop où j'en suis, je m'identifie au chien que son maître vient de battre par amusement. Désarroi. Je te veux malgré tout, je te veux mienne, je veux sentir ta salive à toi, ta chaleur, ton corps convulsé. Je veux percevoir tout au long de mon échine tes gémissements de bonheur. Je souhaite planter en toi la semence secrétée par l'écorchure de mon cœur. "Allez enfouis-moi, passe moi par-dessus, de tous les bords, et reste encore un peu après que même la fin soit terminée. Nous, on n'a pas allumé la mèche, c'est Lautréamont qui nous presse dans les déserts, là où il prêche, devant rien on donne la messe..." Auparavant je n'avais jamais publié ces vers pour qui que ce soit. Sacrifice.

Je crois savoir ce que tu ressens et m'en inculpe. Je n'ai pas été à la hauteur de ta magnificence et m'en puni. Sache que je t'aime.

Prologue.

Écrit mercredi soir.

J'étais timoré: on devait m'appeler pour me donner ton numéro de téléphone, et moi j'étais là, en ce mercredi soir consacré à mon rétablissement, avachi sur un banc de la place Victor Hugo. Que faire, rentrer de suite pour apprendre que tu n'es pas sur l'annuaire des élèves de PG ou bien attendre là, anxieux que tu passes à vélo ? Que la coïncidence serait excitante... Aller, il est tard, mes yeux se fanent sous la fatigue et le chagrin. À chaque bruit de vélo, à chaque coup de pédale je me retourne, je scrute. Est-elle ? Mais non, c'est un octogénaire homosexuel vêtu d'une casquette jaune et d'un cycliste rose: "Salut chéri" me dit il. "Mais tu n'as pas de selle !" lui fais je remarquer... Pour rentrer chez moi je dois traverser le Bd Gambetta. Gentiment j'attends le feu vert. Tiens, un

Stéphan O.

bruit de roue qui tourne... Merci de m'avoir empli de ton superbe sourire au cours de cette non moins merveilleuse coïncidence.

D'où venais-tu, vers quoi ? Peu m'importe.

Je t'ai vu et seul cela, vers l'apaisement me porte.

Épilogue.

Ensuite j'ai eu ton adresse en revenant d'un long week-end à Béziers (pour l'Ascension). Évidemment je n'ai pu m'empêcher d'aller te rendre visite, enfin d'essayer. J'aurai presque pu te voir, te parler un peu. Mais tu n'étais pas en mesure de répondre à mon attente. Je t'ai parlé un peu. Et même à travers l'interphone cela m'a fait un peu de bien, comme le réconfort que procure une dose de morphine administrée l'homme qui souffre. Te dévoiler tout cela brûlerait tout espoir comme brûle ma passion, avec violence. Alors je me tais, d'aventure je jouerai l'indifférence face à mon amour mais, je tenterai encore de te séduire grâce à des armes à la hauteur du meilleur de moi-même. Pour garder espoir je dois taire en moi ce qui sublime mes émotions naturelles, carillonne et résonne tout au fond de mes palpitations artérielles: c'est à dire ce qui en rien ne me raisonne, ma passion. Tout le monde utilise à tort et à travers ce mot de taille moyenne alors qu'il devrait être manipulé avec la plus grande délicatesse. Tout ce qui fait sa magie réside, en plus de sa signification maléfique dans sa grande valeur. Et comme les objets précieux, sa valeur dépend entre autres de sa rareté.

Mes feeling à moi me trompent rarement, mon cœur ne se branche pas à la place de mon cerveau inutilement, je suis certain de pouvoir t'offrir autant que je pourrai te donner sans jamais attendre en retour autre chose qu'une simple confiance mentale comme physique. Je sais pertinemment ce que tu penses de moi après cette nuit d'ivresse passée à me comporter comme un élève ingénieur modèle. Et je prouverais que je suis si faible si je publiais ce poème dans le Petit Bavard. Mais il y a un monde de vérité entre mes sentiments et mes envies provocatrices. Le PB sert à me protéger, moi et ma lâcheté de la société que je n'ose affronter de face. Cet écrit, un peu comme l'enfant de l'artiste, sert à me soulager des tensions cancéreuses que crée le poids de mon amour inavouable.

“Fantasmes de désirs comme des rêves, les œuvres d'art constituent pour leur créateur une sorte de soupape de sûreté à la pression trop forte de leurs instincts refoulés.”

Marie Bonaparte.

La Cité d'Ici.

Lorsqu'il faut rentrer en tram', j'ai la cervelle du ventre qui grince aux heures de pointes. Lorsque les volets s'ouvrent sur la réalité, les lampes des génies sont blasées. Impossible d'éviter les flashes des murs sales, la poussière des squares arrangés, la tempête des parkings sous-cutanés. Les ténèbres semblent fiévreusement bouillir ici, sous le macadam moite de pollution. Je parle des vraies ténèbres, grisâtres et suintantes où la vie n'est qu'un prolongement de l'espoir enterré vivant.

Vif, rien de vif ni de spontané. Simplement la réponse ordinaire à l'arrogance du quotidien. Aucune ouverture sur la couleur de l'imprévu, tout est réduit à un illusoire Carpe Diem schématique, informatique, systématique. Ni expression, ni impression. Juste le frêle sentiment de remplir l'espace qui nous est destiné, assurer la tâche réclamée. Même le théâtre semble être un divertissement organisé, plus que planifié: s'il reste encore des individus qui tentent de se cultiver, d'échapper à la télé, et bien donnons-leur ce qu'ils attendent, la bêtise vers laquelle ils tendent irrémédiablement: une pièce reconnue mais peu classique, aux affiches assez modernes pour évoquer l'art sans jamais l'approcher, évoquer le flou, lui qui pourrait nous changer si l'on ne nous parlait sans cesse de changement. Aseptisés.

Et ne parlons pas des rues piétonnes. Ces lacets si souvent sordides, d'habitude sombres et surprenants se succèdent ici pour n'aboutir nulle part, les issues sont partout et mènent systématiquement au commerce le plus pimpant, impossible de s'y perdre... L'éclat vient de l'or des vitrines ou des maigres pièces qui tapissent le fond d'un chapeau de mendiant... Les acteurs de cette mascarade ont un rôle métallique, inflexible, uniforme, infaillible, sauf pour un ou deux politiques : et paf dans le panier... Tous les traits sont prédéfinis, il n'y pas de place ici pour le hasard, l'imprévu, l'expérience, le désordre, la nature... À bientôt je l'espère, là où nous ne nous y attendrons pas.

Le 4ème Déclat.

Me voilà bombardé au cœur du énième conflit armé international. Et oui, encore une fois c'est la guerre entre deux nations qui se foutent bien de savoir comment on va crever, mais pas avec n'importe quelles armes. 45 jours. 45 jours qu'on zone dans cet enfer. C'est pire que chez moi, c'est pire que ma zone de banlieue nord, parce qu'ici, se plaindre c'est mourir un peu plus encore. L'hiver nous a laissé son manteau de boue et son vernis de givre. Je ressens moins la faim mais, la fatigue est toujours plus présente, comme au réveil d'une anesthésie générale. La brume en léthargie alourdit mes yeux. Je me suis finalement habitué au Corned Beef. J'aurais quand même préféré un habillage dans le genre Friskees, avec des couleurs qui flashent, une boîte qui ne rouille pas. C'est un peu plus classe, même si c'est toujours pareil à l'intérieur.

45 jours, 45 jours qu'on s'obstine tel l'abruti-con à prendre la colline. Ça avait l'air pourtant si simple dans le bois avec les copains. Il y avait Pierre et Thomas. On avait vite construit une cabane bancale qu'on disait être notre Q. G.; sans même savoir ce que ça signifiait... Quartier Général ou Quotient Grégaire... J'avais beau être le plus âgé, je n'étais jamais chef. Ça ne me gênait pas à l'époque. Maintenant je comprends à quoi ça sert d'être le plus haut gradé d'entre les abrutis... C'est un poste clef disent certains, ouais... c'est surtout un poste où le café est chaud. De toute façon, le café ça fait 45 jours que je n'en ai plus besoin. On se fait réveiller toutes les deux heures par un staccato binaire plutôt 'revitalisant'. Ça fait un peu comme ça: tacatac boum, tacatac boum, tacatac boumboum... Ad libitum. À chaque fois ça me fait penser au Tutti-Fruti du MC5.

45 jours de galère où les rames, trop lourdes pour nos consciences d'ex-adolescents, flottent au-dessus de nos hanches, chargées. Notre tendre main en rassurant le métal un peu fatigué. Aujourd'hui j'ai écrit à ma mère qui est fière d'avoir un fils pour défendre les couleurs d'un drapeau, le sien. Mais le drapeau prend l'eau de Javel. Aujourd'hui on a reçu des renforts, on passe à l'offensive finale...

On approche, on cerne, on canarde... À ma droite, il y a José. Il est petit et teigneux. Il vient des bords la Méditerranée. Il sent bon le soleil, l'humour, la sieste et le patchouli. Il court vite, plonge, se remet à genoux, recourt, retombe; les gouttes de sueur remplacent vicieusement son liquide lacrymal. Le fond de son slip sent la merde. Il court vite, plonge, tire un coup, le dernier... et pas le meilleur. L'effectif pas très efficace commence à diminuer mais ils ont plus mal en face. Le sergent nous oriente sur la droite. On se rapproche, on avance en jeu de dames comme des pions qui vont se faire sauter... la gueule, mais sauter n'est pas jouer. La guerre est un jeu étrange. Le métal bouillonne, notre sang aussi. Juste à ma gauche, il y a Joslin. Il se tient bien droit derrière un hêtre qui doit au moins avoir la centaine, âge que nous n'atteindrons sûrement pas. Le soir, quand la nuit s'éclaire seulement de la lueur lunaire, il nous raconte sa Bretagne natale, les vagues du Finistère, les crêpes chaudes suant la confiture familiale. Il nous narre avec de grands airs les quelques régates qu'il a gagnées du côté de Camaret. Il est marié et écrit tous les samedis à son amour enceinte. Tous les soldats, tels des êtres humains ont leur belle personnalité, toutes ses petites différences de langage qui font qu'on peut tous s'entendre et se soutenir sans toujours parler la même langue. Nous avons tous nos coutumes qui ont imprégné nos cultures, bâillonnée aujourd'hui par la baïonnette.

Au moment où le sergent annonce d'un rôle puissant et animal la dernière charge, Joslin me regarde un peu surpris. Il a l'air moins sûr qu'à l'ordinaire. Le visage responsable du père de famille s'est évanoui avec le déclat mécanique. Il fait une drôle de mine, ses yeux demandent pardon. Le hêtre centenaire, apparemment impassible s'est écroulé, déraciné par le souffle de l'explosion. Nous étions

sept au départ, on rigolait en pensant aux sept mercenaires. D'après les potes, je ressemble plus à Yul Bryner.

Une fois au sommet de la colline, le sergent nous recommande de tout inspecter en profondeur et de faire prisonnier les derniers guérilleros. Je reste donc sur mes gardes mais je suis un peu rassuré; une balle m'a arraché un bout de chair, c'est léger mais assez pour me déclarer blessé. Et puisque c'est ma seconde blessure avec risque d'infection, je vais pouvoir rentrer. Il n'y a que six mois que je suis sur le front, Bernadette ne m'a pas encore trompé et je n'ai pas trompé ma mère. Mes lèvres se retroussent pour esquisser un sourire. Sur sept, je suis le seul survivant. Aujourd'hui j'ai la chance de mon côté, pour une fois. Je termine mon inspection. J'aperçois un civil trop blessé pour survivre. Je gerbe un peu. J'appelle le sergent pour le lui signaler. Je suis content, je vais rentrer. Le sergent se radine. 45 secondes, 45 secondes que ce con a entendu un déclic. Lui est mort sur le coup. Moi, 45 secondes plus tard, une barrière de rouge à lèvres au milieu du ventre. Ma mère peut être fière.

Le Fauteuil Honteux.

Après une trop longue journée de turbin, semblables à toutes les autres, lassante, étouffante, fade, moite; après s'être arrêté au café-bar-tabac-épicerie-vide-ordures-piscine-municipale-boulangerie-crachoir, brumeux, plein de bière chaude et accroupie comme une pute sous le trentième client, Burg descend enfin du vieux tramway, bourré de corps sans visage, sans odeur, sans expression, sans âme, sans caractère singulier, sans personnalité, sans corps. Burg ne s'appelle pas Burg, il se nomme Jacques Burk, mais tout le monde l'appelle Burg parce qu'il ressemble à un Berg. Station terminus Est. Il a encore là au fond de la gorge, là où l'œsophage prend sa source, ce merveilleux goût de brune tumultueuse, nébuleuse.

Burg parcourt ses cinq cents mètres quotidiens (à vol d'albatros...) comme toujours sur le trottoir de gauche qui semble onduler comme un serpent venimeux. Trottoir bitumé et collant, celui qui passe devant le jardin des Murphy, toujours et encore planté du landau tout alu, qui garde précieusement les cicatrices de l'entretien avec le pare-chocs de la Mercedes 500 E. Durant ce bref atterrissage, Burg a été soumis à quelques turbulences aiguës qu'on appelle aussi renvois aigres, mais sans dommage pour les passagers. Enfin il pousse d'un geste sec, cachant mal sa honte, la porte pleine de souvenirs, d'affronts, de barreaux, de crachats et de mépris. Lyndi se tient droite, poupée figée, stérilisée, le fixant aveuglément de ses yeux de chienne écrasée, étouffée par le silence :

- T'es encore passé au café, Chéri ? Avec un point d'interrogation qui tombe plutôt sous le signe de l'indignation, dernier décan. Lui, en juste retour, rota.

- Estime-toi heureuse que je ne sois pas allé aux putes ! Renchérit-il en entrant dans la baraque. Quelques gouttes de salive acide vinrent violemment s'écraser sur la face trop fatiguée de Lyndi, comme le flot perpétuel de l'écume saline et polluée. Tout cela accompagné d'un ouragan chaud de houblon mal accueilli par un estomac depuis longtemps troué et ulcéré par tant de haine. Puis Burg se met à marcher tant bien que mal en direction du salon et dans le désordre de sa démarche il se casse la gueule dans les trois pauvres marches qui sont censées donner une once de charme à cette bicoque de banlieue. Un superbe "Merde !" résonne encore aujourd'hui jusque dans les recoins les plus enfoncés de la pièce. Il se traîne jusqu'au tableau de bord, allume l'aérofauteuil et s'empare si brusquement de la télécommande, qu'elle décrit un vol express à travers l'univers restreint de la galaxie Salon. Il se relève sans vraiment maîtriser son équilibre et accomplit un effort surhumain pour aller chercher l'indispensable boîtier. Puis il revient lentement, tel l'escargot en rut, vers l'aérofauteuil où il prend mollement place. L'aérofauteuil est un coussin d'air dont le souffle vertical maîtrisé se règle en fonction de la masse à supporter. Symbole de la technologie éoelectronique de pointe, cet aérofauteuil permet de baiser dans des conditions encore inimaginables pour l'être humain du vingtième siècle et sa capacité cervicale si réduite. Burg appuie machinalement sur le bouton rose, pour que s'éclaire la télé, balayant d'un souffle les particules de poussière tachetant l'écran. Avant de s'intéresser au programme navrant auquel il va soumettre son inégalable esprit, il tapote plus machinalement encore sur le bouton translucide. Alors un cube assez compact, de grande contenance et de forte densité s'extrait du mur sale. Durant son vol, le cube offre quelques reflets argentés, les fréquents jets de canettes ayant bosselé sa surface d'acier. L'objet traverse la pièce sans même un murmure, tel la mort venant chercher le nouveau né, à altitude constante (ce n'est donc pas un Airbus au-dessus d'une forêt) puis, il stationne impassible à la hauteur du respectable citoyen. Lui-même confortablement installé sur un phénomène de l'évolution éolec... Comme une baffe collée à un chien, Burg enfonce la touche latérale du cube, encore collante de boisson, afin d'en ouvrir la porte et d'en extraire deux canettes de bière fraîche :

- Enfin, soupire-t-il comme si ces bières étaient la récompense de sa fainéantise. Il vide la première d'un trait de crayon gras, change de programme télé et frappe lourdement le cube comme on latte un môme qui... Le cube, sanglotant de lourds glaçons, bien seul au milieu de ce désert de primates rentre dans son mur sale, pour décider de mettre fin à ses jours une bonne fois pour toutes, préférant encore passer trois semaines dans la réserve de Darty. Quelle déception pour un produit de sa qualité que de se faire mater par un animal humain vil et stupide.

C'est au moment précis où Burg tombe, à force de zapping névrosé, devant un film sado-maso de quatrième catégorie (l'échelle de vergeabilité défénestrielle n'en comptant que cinq) que Lyndi trouve le moyen de passer devant le poste télévisuel interactif. Les crocs acérés par le mépris, Burg la suit d'un regard enragé, à la mesure de son intelligence: bestial. Et puisque pour une fois il pose sur sa femme un regard, c'est à dire autre chose que sa main gantée, c'est pour remarquer la fente de sa jupe.

- T'as une nouvelle jupe.

- Oui, ose répondre Lyndi à cette question qui n'était qu'une remarque. Burg, profondément choqué par l'affront de sa femme s'exclame soudain :

- C'est pour qui ?

- Ben, pour moi...

- C'est pour QUI ?!

- Pour m...

- Salope ! Je peux l'essayer ? Finit-il, affublé d'un sourire de beauf adossé à sa Renault 12 bleue métallisée à la sortie de l'école municipale.

- Non, pas maintenant, je ne suis pas en forme. Non je t'ai dit... Il s'avance puis la coince contre le mur. - Je suis fatiguée, gémit-elle... Il la serre contre lui. Elle sent très nettement le développement rare mais certain que produit son pantouflard. Il remonte sa nouvelle jupe le long de la chair froide de ses cuisses, déchire nerveusement sa culotte à jamais tachée par son mariage et la couche sur le sol aussi glacé qu'elle. "Elle essaye de lutter, puis au lieu de serrer les fesses elle serre les dents en attendant que ça passe." Pendant que lui termine sa besogne hâtive dans un rôle de soulagement, quelques larmes de douleur coulent le long de ses tempes à elle. Il lui fait mal, il l'a toujours mal baisée. Mais lui s'en fout. Lui, il prend son pied asséché et remballé le tout. Il va se rasseoir sur l'aérofautuil, symbole de la technologie éoelectronique. Il ouvre la seconde bière, refait le plein d'un trait, et appuie machinalement sur le bouton translucide.

P. S.: « Il boit pour oublier qu'il vit,
Il dort pour oublier qu'il boit... »
Les Négresses Vertes.

Le Match.

Lorsque Jim se réveilla dans les draps humides, sa tête pleine de brouillard et la télé pleine de ketchup étaient allumées. Sur le petit écran annihilateur se déroulait un match opposant les Giants aux Buffalo. Les Giants menaient de 20 points, facile. Jim se leva et alla prendre une douche. L'eau chaude coulait sur sa peau usée et son corps endolori. Puis elle devint de plus en plus froide, glacée sur une majeure partie de son revêtement épidermique. Il remarqua pourtant un filet chaud, brûlant à ses pieds. Ce putain de robinet gauche avait encore sauté. Il sortit de la douche et ferma le robinet d'eau froide. Il enfila un vieux slip et se harnacha d'une chemise. Lorsqu'il atterrit dans la cuisine, il aperçu le petit mot laissé par Claudia . Le genre de petit mot qu'on met dans les vases, comme les roses rouges. Ça donnait :

Partie pour toujours
 Tu fais trop bien l'amour
 Notre fin est ici .
 Là ne s'arrête pas la vie
 On se reverra sûrement
 Dans d'autres rêves déments
Claudia

L'homme, impuissant, constatant âprement sa défaite, murmura quelques mots de jaloux mépris: "Elle n'est pas poète non plus". Ce qui n'était pas totalement faux. Jim avait connu Claudia devant une toile de Woody Allen "September". C'était une fille sympa, mais surtout déliramment folle; la morale est sauve. Il s'ouvrit une bière, alluma une Benson et fit frire ses œufs . Il les assaisonna à la cendre et aux bulles. Puis lorsqu'ils furent bien cuits, il leur apprit à faire le grand saut, par la fenêtre. Il habitait un petit apart' loué à un ancien copain de régiment quand il était dans la marine américaine. De son quatrième étage, il percevait nettement le métro aérien et la fureur des conducteurs automobiles qui se plaisaient à faire ronronner leur moteur à 2h du mat'.

Les œufs décrivirent une superbe parabole pour finir au milieu de la chaussée, éclaboussant de leur sang jaune les souliers neufs d'un nourrisson. Il s'alluma une seconde Benson. Au moment même où il allait s'asseoir devant sa machine à écrire pour taper une lettre d'excuses à sa première femme, le retentissement strident du téléphone recouvert d'épluchures en tous genres le rappela à la raison. C'était Micky qui l'invitait cordialement à le retrouver au Yeats. Le bar était un vieux café dans le quartier italien, dont les deux tiers des clients étaient shootés en permanence, anciens hippies à 35 ans ridés comme une fesse anglaise. L'autre tiers rassemblait poivrots et paumés en tout genre.

Lorsqu'il descendit les marches pour accéder au bar, il se sentit tout de suite mieux. La fumée blanche dans ce décor sombre, embrumant l'atmosphère, recouvrant les glaces d'une buée épaisse, envoûtant corps et âmes. Le voutour posté derrière le bar ne le remarqua pas tout de suite. Il était occupé à servir le décolleté d'une blonde platine dont la fente de la jupe montait du mollet jusqu'à une haute moitié de la cuisse légère et musclée. Enfin Jim aperçut Micky, à une table dans un coin, entouré de deux grosses rousses pâlottes. Il s'assit, fit connaissance. Le voutour s'approcha, zigzaguant entre les plateaux dénudés.

-Une Vodka avec un jaune d'œuf. Rien que pour l'emmerder. Le charognard aux yeux ébouriffés repartit battant des ailes avec maladresse, laissant quelques plumes au passage. C'est au moment précis où l'oiseau amorçait son virage pour se poser derrière le bar que la musique de fond réveilla Jim. Celui-ci ôta sa main vigoureuse, raffinée et poilue de la culotte de la rousse. La mélodie était

Stéphan ©.

bien connue de Jim: Chloé de Duke Ellington. Il se leva, s'approcha du bar: *Aimeriez-vous m'accorder le plaisir de partager cette danse, Mademoiselle ?*

Je vous en prie, dansons !. Ils s'élancèrent tous les deux, la blonde à la jupe fendue et le garçon à la tête fendue, dans une ronde entre les tables, enlacés, ensorcelés, évadés de ce brouillard hallucinant vers d'autres brumes égarées, aliénées, éblouissantes dont on revient un peu mieux, un peu plus déséquilibré, un peu plus étonnant, terrifiant, et fou à la fois. Et l'eau chaude coulait, et les Giants perdaient 31 à 32.

P. S.: "Y'a des marins qui dansent
En se frottant la panse
Sur la panse des Femmes;
Et ils tournent et ils dansent
Dans les soleils crachés
Dans le son déchiré..."

Jacques Brel

Post Scriptum Posthume.

Seul. Enfin seul face à la mer, jambes tendues et coup cossu, bras virtuellement sur croix de bois, un brasier s'allume. Mon corps s'étale tenant tête aux vagues enragées. Point de mer étale, ce soir la tempête fait rage. Dans un dernier râle je gravis encore quelques bottes de sable pour me stopper en équilibre sur le dôme du monde. La force du vent retient seule mon corps. Étrange lévitation purement terrestre, simplement naturelle. Mes vêtements avec mon cœur s'emportent, s'évaporent. Le vent anéantit le tissage du coton et vient caresser mon duvet pubère. "Love, love will tear us apart again." Changement de carapace, passage d'une vie à une autre. Il y a celui qui trépane et il reste l'essence. Le vent s'étend, se jouant du labyrinthe corporel. Sans corps, je ne suis qu'une forme irriguée, ventilée par rafales. Éole me single et me balafre de ses douces serres. En gouttelettes éparses mon sang se disperse au vent mauvais. J'ouvre mes ailes pour mieux sentir la force de la nature devenir plaisir. Je me couche aux pieds des Dieux. Paillasse je deviens volontiers, m'agenouillant sous les vices de l'éternité. Chacun de mes pores devient un sexe féminin où le vent puissamment vient m'offrir sa semence maléfique. Le plaisir décroche les airs pour que sa sonorité à mes oreilles en érection soit de la plus incisive écorchure. Dans mon hissement vers les profondeurs éventrées j'oublie les parapluies qui toujours vous conseillent d'emprunter plutôt la voie express direction l'éclate hurlante. Tel un nuage indépendant je bifurque dans les avenues désertes d'un ciel ouvert. Émancipé je jouis simplement avec le vent, transport de toutes les envies, pur brasier, tranchante déferlante qui me lèche.

Lorsqu'on parle de femme on ne parle ni de femelle, ni de l'espèce humaine. Quel équivalent existe-t-il pour le mâle ? Aucun. Homme peut être confondu avec sa connotation relative au règne animal. Mec ressemble à gonzesse. À l'heure de l'égalité des sexes, des droits d'égalité entre l'homme et la femme, le premier prend la manivelle un poil sous la tempe.

Par une douce soirée d'été, M s'est allongé sur le sable et a compté, ses yeux mouillés par le vent, perdus dans le bleu du ciel, ses bras allégés par le vol séducteur des mouettes blanches. M a compté, compté les nuages, compté les herbes de la dune qui, complices, encerclent sa vision; compter, compter encore, instant par instant. Le soleil est étourdissant, le ciel tourne comme une spirale vertigineuse. M s'est vu projeté dans le ciel tourbillonnant. La lumière est diffuse, les couleurs fusent, des piécettes d'argent bleu scintillent sous le ventre de l'oiseau fécond. Là, M s'est envolé.

La lettre qui va suivre a été trouvée par F à 21 h 55 en lieu et place de sa boîte aux lettres. F est une jeune fille au charme certain, légèrement excentrique, légèrement androgyne. À certains moments, le cafard lui rampe sur la cafetière, elle devient très sombre. Tellement sombre que tout devient sombre autour d'elle, comme si l'éclipse de soleil durait un peu trop longtemps, comme si toute lumière avait disparu de la surface de la terre pour ne plus laisser rayonner que son esprit lumineux. Elle sait vite redevenir joyeuse pour n'importuner personne. Son sourire épanouit redonnerait goût à la vie à un condamné à mort la veille de son exécution. Profonde et sombre, elle peut être belle, effrayante et apaisante, joyeuse et malade, toujours spontanée face à la vie.

En ce moment et comme chaque été, elle se prélassait dans la petite ville de D. La mer est là, le soleil aussi. F a dix-neuf ans; elle est belle et amoureuse. La lettre dont je vous parlais est d'ailleurs celle de son copain: M. M est brun, ténébreux et rêveur. Il aurait dû être un fils de bonne

famille, mais ses fréquentations l'ont vite sorti du cocon familial. Sa mère l'aime naïvement et ne vit plus que pour lui. Son père, aigris vit comme beaucoup d'autres, pour son salaire. Tandis que les parents de F ont su garder dans leur caractère un peu de leur jeunesse, pour éviter les siens, M s'est peu à peu réfugié pour ne pas dire replié dans les livres; l'évasion est là, entre deux images.

Depuis presque deux ans F et M sortent ensemble. Elle, qu'ici on appelle la corsaire pour son unique et grosse boucle d'oreille, lui a offert un peu de gaieté. Depuis longtemps, lui aussi passe ses vacances à D. Cet après-midi encore, avec leurs potes ils s'amusaient sur la plage de sable fin.

Place aux personnages.

D.
Mardi 16 Août.
20 h 43.

Ma Chère F,

Il est un peu tard pour aller voir dans la boîte aux lettres si le facteur est passé ce soir. Mais je suis certain que tu liras cette lettre peu après que je l'aie écrite. Une question m'obsède, "Que devient le rêveur quand le rêve est fini ?" Durant notre petit match de beach-volley, cet après-midi, j'ai beaucoup apprécié cette vivacité et cette forme qui te sont propres. Je crois même qu'il me plairait plus à te regarder évoluer dans ce que tu fais, plutôt que de devenir ton plus fidèle équipier. Il y a en toi cette vitalité que tu tires de la jeunesse de tes parents. Eux au moins sont plaisants à vivre; mais l'objet de cette lettre n'est pas de m'apitoyer sur mon sort. C'est vrai, j'ai honte de mon bedonnaire de père, il est mégalo, autosatisfait, orgueilleux, trop confiant. Cette potion le rend bien trop souvent incohérent et antipathique. D'ailleurs j'ai appris que je n'avais eu ni frère ni sœur pour des questions purement financières; un comique dirait: pour des questions de prix de revient... Ma mère, "elle regarde passer le temps, assise dans son rocking-chair les yeux fermés". Après tout ils peuvent être contents, je réussis mes études. Bientôt ils sauront. J'ai appris que j'aurais un nouvel apart' pour la rentrée. Dommage, même plus petit, l'autre avait l'avantage de me plaire. Peut-être mon amour m'aveugle-t-il, mais ta famille me semble tout de même plus attachante.

Parlons un peu de nous à présent, à nous deux corsaire de malheur ! Tu as dépoussiéré beaucoup de recoins depuis deux ans. Tu m'as guidé vers mon moi-même, vers "l'être intérieur qui habite caché un chacun de nous" dit-il avec emphase. Sans vouloir me vanter je crois d'ailleurs être arrivé à l'atteindre aujourd'hui. J'ai retrouvé en moi l'innocence de mon enfance, sa vérité, son intégrité sensitive. Récemment, plongé dans tes bras, encastré entre tes deux seins fermes, je me suis senti être, être cet homme là. Mon bonheur n'était pas encore complet, mais quand hier soir tu semblais être dans le même état de pure sérénité, alors j'ai touché la substantifique moelle de la vie. J'étais heureux. Et je sais que d'un simple Merci tu ne voudrais pas. Ta force c'est ton cœur, moi c'est ma faiblesse. Tu sais combler mes manques, et je sais te rendre joyeuse au moment où tu chavires. Je crois que nous ne pourrions pas être mieux, même sexuellement. Je t'aime, F. Un tel bonheur me fait pleurer, je suis désolé pour les traces de larmes sur le papier. Je chiale de bonheur; si un jour je disparaissais il faudra me réinventer.

Je voudrais tant sauver ce sentiment de bonheur, garder seule en mémoire l'image de ton sourire. À côté de ce bonheur plus rien ne m'importe, pas même ma propre vie. Je suis un prisonnier en perm' shooté à l'amour. Je n'ai pas envie de retourner au trou, plus envie de "réussir"; avancer n'est pas primordial. Ce que je veux, c'est rester là à te contempler, "laisse moi devenir l'ombre de ta m..." Je voudrais sur le champ être transformé en oiseau. Je te suivrais partout. Le temps de ta vie, virevolter au gré de ton souffle, tourner, fondre sur une proie menaçante, planer entre deux de tes

Stéphan ©.

nuages, voler, voler encore de-ci delà. Je voudrais être un lapin rose. Je galoperais dans les prés où tu viendrais te coucher avec un beau garçon, je cours entre les herbes hautes, je cours à droite à gauche, je cours de joie. Demain je suis un dauphin jonglant entre les turbulences nacrées de l'océan, j'ondule je danse je roule autour de l'île déserte où tu t'es réfugiée; dernier gardien de tes secrets, je saute une dernière fois devant le soleil couchant.

Notre amour n'a jamais été si beau et la suite de nos aventures serait plus artistique encore, mais cela me suffit. L'effroi de devoir un jour retomber dans mon enfer d'antan m'attristerait péniblement. Mon seul dessein serait de t'emporter à jamais, blottie au fond de mon cœur. Car c'est bien vrai F, et même si cela doit te peiner et te causer douleur je quitte la route, je meurs ce soir. Je fais ici la chronique d'un suicide annoncé. Je m'éteins en ce moment avec le soleil, en son apaisante compagnie je me couche sur la dune roussie par mon sang et son feu.

Je meurs heureux. S'il te plaît, par contradiction, vit heureuse sans trop penser à moi, à l'avenir croque la vie à pleines dents ou à pleines cuisses... Oublie moi maintenant, j'avais un humour de camion et un stupide goût pour l'originalité.

Bonne nuit.

M.

P. S.: Si tu procrées un jour, n'en fais pas qu'un ...

Plus tard dans la nuit, un médecin de campagne constata le décès de M, vingt ans, par sectionnement longitudinal des veines du bras gauche. L'enterrement sera effectué en lieu et place de D, le jeudi 18 Août à quinze heures.

D.

Jeudi 18 Août.

14 heures.

Très Cher M,

Cher Disparu,

Espèce de petit con, couillon de la lune, stupide abruti, tu m'as lâché, tu t'es trompé, t'as juste gagné le droit de te taire, aucun de tes arguments ne justifiera jamais ton geste et aucun mouchoir ne séchera jamais ma peine.

J'ai couru très vite mardi soir sans avoir attendu la fin de ta lettre. Malheureusement je suis arrivée trop tard pour te dissuader. Quand j'ai atteint le sommet de la grande dune tu te convulsais encore, les yeux grands ouverts comme pour apprécier une dernière fois le coucher de soleil. Je t'ai pris dans mes bras et tu as souris, un sourire de délivrance. Une paix inconcevable sur cette triste terre semblait s'emparer de toi. Une dernière larme scintillante a roulé sur ta tempe et tu t'es éteint. Tu as tiré le rideau, mais ici le spectacle continue, et mon chagrin lui s'est distinctement allumé. Je fais quoi, moi, maintenant ? Tu t'es complètement planté, je suis triste car je t'aime. Maintenant tu n'es plus là et je me sens emprisonnée par "le monde entier", coincée dans mon réel, coincée dans un vide, un néant où tous mes sens ont arrêté de vivre. Seule ma mémoire reste active. Nos discussions étaient si plaisantes, intimes et sans limite. Nous naviguions, libérés, de sujet en sujet, de joies en peine, de poèmes en prose, de toi à moi. Ta tendresse et ta féminité m'auront toujours surprise. Cela venait sûrement de ton éducation maternelle.

D'ailleurs, à ce propos tu as gagné ton pari. Depuis deux jours ta mère est muette. On dirait une autiste en conversation avec son univers. Pour elle la vie s'est arrêtée peu après la tienne. Après la crise qui a suivi ton décès, elle n'a plus versé que quelques larmes et s'est cloîtrée dans son monde

Stéphan ©.

pâle et silencieux. Ton père par contre a eu une réaction beaucoup plus brutale... comme à son habitude. Il crie et pleure sans arrêt. Il a annulé tous ses rendez-vous de la rentrée et s'est réfugié dans ta chambre. Je crois qu'il vient effectivement de réaliser son impair. Il est bien brave mais il n'a jamais vraiment tenu son rôle. À le regarder maintenant je retrouve en lui ton manque de réalisme. Et si tu appréciais mes parents plus que les teins, ce n'est pas mon cas. Que crois-tu ? Que les miens sont parfaits? Ma mère est fade, ménopausée avant l'âge. Mon père est tellement navrant dans sa jeunesse qu'il en devient chiant. Pour faire croire à l'immatunité de sa personnalité, il s'applique de temps en temps à débiter des conneries C'est un vrai jeune con. Tu vois au fond nos parents sont similaires dans leur différence. Le seul qui avait su m'harmoniser avec ma famille c'est toi; et aujourd'hui mon vrai géniteur est mort. Avec lui j'avais construit les bases de ma vie. De lui seul j'aurais accepté la progéniture. Seule l'expression de ton regard savait me guider. Je ne vivais plus que par et pour toi abruti. Je souffre bien plus que tu ne croyais pouvoir l'imaginer. M, ton absence me ronge de douleur; je grelotte et sanglote comme une femme violée parce que je ne t'ai plus. Maintenant c'est à toi de m'attendre, chacun son tour. Tu vas ralentir ta course. Attends moi s'il te plaît, attends-moi. Donne-moi une dernière bouffée d'oxygène que j'ai le lâche courage d'appuyer sur la détente. C'est ça, faut que je me détende un peu, j'arrive.

Attends-moi,

F.

P. S.: J'espère que la maison Borniol fait toujours quinze pour cent de réduction sur le suicide collectif.

Le corps inanimé de F à été retrouvé le vendredi 19 Août au petit matin sur la tombe 427 (N.M). F s'était suicidée par balle durant la nuit, le flingue était resté dans sa bouche, son regard déjà vide depuis longtemps.

“Le monde entier ne saura jamais à quel point j'étais triste, à quel point tu t'es trompée... Et moi j'étais trop loin, j'étais même pas là pour te tendre la main.”

Mano Solo.

Petit Récit sur la Surdité Quotidienne.

Il y a des matins où le printemps dépose sur les trottoirs une sueur méritée. Il y a des matins de nos vingt ans où il est déjà tard et fatigué. Et puis le lendemain, au lever du soleil, la pluie a laissé sa place et la nuit  toil e a disposé sur le macadam une douce chaleur qui vous aide à marcher. Le ciel est plus chaud que le sol, les pieds froids, sur terre, on retrouve seul le chemin des songes, les idées montent avec la chaleur.

Ces matins là, on va sur les trottoirs de la ville, les deux mains enfoncées dans les poches façon cliché, le visage heureux. On fl ne, on renifle l'odeur du bonheur. On croise un ami ou un ancien copain. On se sert la main et puis la naïveté de l'occasion vous invite à ne plus voir dans le passé que les bons souvenirs, cartes postales informelles, de circonstances, et qui ne brillent que par l'éclat du kaléidoscope qui les projette sur votre mémoire. Ce tableau dépeint surtout votre besoin de bavarder, il masque ce qui n'allait pas hier, comme si on pouvait corriger les erreurs de jeunesse compromettantes. Alors vaille que vaille on prend un verre à la terrasse de ce troquet devenu soudainement sympathique et qui hier encore n'était qu'un décor.

- *Alors comment vas-tu, après toutes ces années ?* demande-t-on d'un air enjoué.

- *Oh ça va, ça va... Mais tu sais avec la crise actuelle de l'informatique, il y a des hauts et des bas. Et toi, tu as l'air plus en forme que la dernière fois.* L'ami tente d'afficher un sourire plutôt maladif.

- *Oh sûrement. Tu sais, j'ai tout largué chez Thomson, c'était juste avant la crise. J'ai zoné un peu et puis après la tournée de JPEX j'ai trouvé ce boulot de régisseur.  a paye évidemment beaucoup moins mais je m'éclate comme jamais.*

- *C'était déjà ça que tu faisais pendant le lycée ?* Demande l'ami très convaincu de ces faux souvenirs.

- *Non pas du tout, je bossais en radio...*

- *Ah ouais, c'est vrai, c'était ça. Mais en fait tu étais déjà dans la musique.*

- *Oh tu sais la musique, je n'en faisais pas tellement en radio, j'animais un magazine sur le ciné. Mais c'est vrai que la musique et le théâtre me passionnaient déjà pas mal.* Air navré...

- *Putain c'est loin tout ça...* L'ami prend un air pensif et nostalgique mais c'est un très mauvais acteur. Il est comme toutes ces personnes qui s'intéressent un jour à vous par devoir, parce que vous êtes bien habillés ou parce que vous parlez bien, et qui vous ont oubliés la semaine suivante, lorsque le quotidien a réactivé son emprise sur l'esprit. Chez ces gens là, la dignité est un manteau qu'on revêt pour sortir ou pour recevoir. Ils se laissent en fait mener les uns les autres par le lit d'un immense fleuve sans gloire ni mérite lorsqu'il emporte un pont. Ces gens là sont une eau potable sans saveur; l'eau qu'on boit par besoin, pour s'hydrater alors qu'il existe tellement d'eaux qu'on pourrait boire par plaisir. Ils servent. Ils se servent les uns les autres et oublient ainsi qu'ils sont surtout serviteurs. La dignité leur sert de sourire lorsqu'ils croient non et disent oui, ou bien parce qu'ils savent que cette réponse sera la plus plaisante ou parce qu'ils ne sont pas assez sûrs d'eux. L'honneur de leur personne, ils l'avalent avec leur fierté pour mieux les faire passer.

- *Et la copine que tu avais à ce moment là, heu comment c'était, heu Marie non ?*

- *Ouais Marion. C'est toujours la femme de ma vie* (lorsqu'on parle de vie, l'ami ne sait voir que la quotidienne, alors pas besoin de majuscule...). *Elle a monté sa librairie Place des Quatre Vents; elle est beaucoup plus sûre d'elle maintenant.* Le garçon apporte enfin les boissons et la note. Il n'y a rien de plus exaspérant qu'un serveur qui tient absolument à ce que vous payiez de suite. Dans ce genre de situation on n'a qu'une envie: filer en courant...

- *Laisse, je la paye. Affirme l'ami très confiant. Il a l'habitude de jouer ce rôle. Quelle bonté... Mais quand même, ça m'intéresse, reprend-il avec un petit air embarrassé par son ignorance aux creux des lèvres, ça consiste en quoi 'régisseur' ?*
- *En résumé, un régisseur gère le son, les lumières et le décor en fonction des goûts des artistes et des consignes du metteur en scène quand il y en a un. Ça demande de l'organisation et de bonnes relations avec toutes les personnes qui font le spectacle.*
- *Mais alors tu rencontres tout un tas de personnalités ?*
- *Oh tu sais, je ne suis pas encore le régisseur de Bercy... Mais il est vrai que de temps en temps, y'a du beau monde dans les coulisses. Le mieux c'est quand même de réussir à bien travailler avec ces personnes dites célèbres et pas toujours patientes.*
- *Et qui as-tu rencontré dernièrement ?*
- *Curieux va ! Pour ce qui est du théâtre, j'ai revu Thierry Blanc qui devrait bientôt recevoir le Molière qu'il mérite; mais ça ne doit rien te dire. Par contre en musique, j'ai fait Claude Mairet la semaine dernière. C'est l'ancien arrangeur de Thiéfaine, il est très respecté dans le métier...*
- *Ah, c'est vrai que tu étais un fan de Thiéfaine et même de chanson française.*
- *Toi aussi, t'étais pas mal calé en musique si toutefois ma mémoire ne me trahit pas ? Aller, encore un petit effort.*
- *Ouais mais le rock français, c'était pas vraiment mon dada. Moi c'était plutôt Simple Minds, U2, les Stones... Ah les Stones... Soupira-t-il langoureusement comme si ça lui rappelait son premier slow avec la grosse grognasse qui allait devenir sa fabuleuse femme.*
- *En somme les industries du rock. Mais tu ne trouves pas que cette forme de musique manque un peu de saveur ? Là, on sent le passionné qui oriente la discussion à son avantage.*
- *Non pas tellement; tu sais les mélodies me convenaient, après...*
- *Ouais mais quand même, un bon morceau qui parle autant à l'esprit qu'à l'oreille, ça n'a pas d'égal ?*
- *Je suis bien d'accord, mais pour ça U2 me comble. Même si je ne comprends pas toujours tout, la musique me fait ressentir ce qu'ils chantent et ça m'émotionne bien assez. Son mot inventé satisfait assez l'ami pour qu'il arbore un petit sourire de contentement.*
- *Quand même, si Mano Solo avait chanté en anglais, ça aurait perdu de son intensité. On ne peut pas comprendre toute la richesse des textes, les jeux de mots, les métaphores subtiles, le verlan aurait été impossible, et les références à la poésie ou la littérature obsolètes.*
- *Bien sûr mais on ne peut pas toujours tout comprendre, et le reste est bien suffisant pour nous faire adorer un morceau. Tu sais la musique n'a jamais été une passion pour moi. Et voilà comment l'ami met un terme à la discussion qu'il sent s'effiloche. Il a dévoilé ses limites et il montre ô combien il n'a pas envie de s'enfoncer plus en avant dans un sujet auquel il ne s'intéresse pas. Esprit de fermeture qui ne profite pas de l'occasion pour apprendre un peu plus de la part de quelqu'un prêt à s'étendre longtemps. Alors l'ami va revenir doucement vers des sujets qu'il maîtrise un peu plus, son boulot, sa petite vie, "sa petite femme qui sent si bon" et on ressort les banalités d'usage que l'on apprend en société.*
- *...Et de Julien, tu t'en souviens ? Reprend l'ami pour essayer de graver un sourire quelque part.*
- *Un peu oui, vu que c'était mon colocataire...*
- *Oh, oui ! Parfaitement, c'était le petit blond qui était sorti avec la redoublante à la soirée de fin d'année. Il y avait aussi Gaston. Tu te souviens de Gaston, t'étais vachement pote avec lui.*
- *Ouais. C'était un vrai pote Gaston...*
- *Oh là oui, ça en avait tout l'air, vu les tranches de rigolades que vous vous êtes payés au fond de l'amphi... Et qu'est-ce qu'il est devenu ton pote Gaston ? Il portait pas un prénom facile celui-là, la nature ne l'avait pas épargné...*
- *Tu sais, il n'a pas eu de pot dans sa vie après l'école...*
- *Qu'est-ce qui s'est passé ? Il a eu un chat à la place d'un môme ah ah ah !!!*

- Non.
- Bah vas-y, cause.
- Un mardi gras, il a décidé de se déguisé en nous disant que se serait une surprise. Il est arrivé à l'école en véritable flic. Il avait tout, le képi, le sifflet. Sous les godasses était même gravé l'écusson Police Française. Ha ça, on peut dire qu'on s'est marré ce jour là. Tu sais, y avait pas mal de chichon qui circulait entre nous. Il arrivait derrière les têtes réputées pour leurs yeux rouges et poussait un coup de sifflet et gueulait: 'Eh toi là-bas, tes papiers et pas de conneries'. Il a fait ça toute la journée, et puis aussi le soir en sortant des cours, on ne pouvait plus l'arrêter, si on peut dire... Si bien qu'il s'est retrouvé au beau milieu du carrefour à faire la circulation...
- Le con, alors qu'il n'avait même pas son permis. Ça a dû foutre une merde...
- Oh, à ce moment là tout le monde se marrait encore. Tu te souviens du crédit lyonnais en face de la fac' ?
- Euh oui...
- Trois mecs en cagoules sont sortis de là. Il n'y a eu qu'un mort...

Un quart d'heure plus tard, l'ami s'en va, tant mieux, quand même un peu pressé, on oublie volontairement de s'échanger les adresses et on se retrouve seul avec un petit goût de désenchantement qui assombrit ce matin qui commençait pourtant bien. On passe devant l'étalage d'un fleuriste sympathique, lui achète un bouquet qu'on offrira à sa concubine, par amour. À deux, à trois, à dix on se sent finalement toujours un peu seul parce qu'on ne s'entend avec aucun autre, parce que personne ne fait l'effort d'écouter son prochain. Il y a bien un moyen d'être à plusieurs, c'est de se fondre dans la société, mais les passions personnelles n'y sont pas acceptées. Le libéralisme a créé l'isolationnisme et la notion d'ensemble s'est alors conservée au détriment de celle de l'ensemble fondamental. Les convictions ne sont plus bonnes à afficher si on tient à rester entouré. Les politiciens étaient les premiers à l'assimiler.

“ Je marche seul
Avec plus personne à qui faire la gueule...
Encore une histoire
Qui crève là sur le trottoir...
Tous mes amis m'ont dit
Qu'c'était moi mon pire ennemi. ”
Mano Solo.

Les Trois Médisances.

Un à droite et deux à gauche. Ce sont mes premiers pas de la journée. Il ne doit pas être plus de 7h15. Le soleil froid pointe ses pics blancs à travers mes lunettes. J'enlève de mes épaules ma couverture-carapace et place ma requête sympathique sur le macadam glacé. Le travail débute.

Avant 7h00 les pas sont peu réguliers; seuls sortent du métro mes collègues, les grands fêtards, les longs voyageurs ou les égarés du petit matin. Mais dès 7h15, on sent rebondir au début même des escaliers l'énergie virile du travailleur. La semelle n'est pas celle du commun des mortels, le pas semble rapide mais reste plat. Comme pour rendre l'allure plausible, les employés du matin posent le pied d'un seul coup, à plat, au lieu d'en disposer d'abord confortablement le talon puis de dérouler la plante molle pour se propulser finalement à l'aide des orteils encore recroquevillés car endormis. Enfin c'est ce que j'en entends, mes réflexions ne sont pas universelles.

Le flux des pas croît considérablement avec la remontée de la grande aiguille; tout comme l'allure des gens. On parle souvent de flot, de vague, de marée humaine. Ce n'est pas innocent, vous pouvez me croire. Moi je suis l'intrus, le rondin de bois écumant qui cherche un coin de trottoir fin pour s'échouer. Enfin lorsque les pas trottaient (certains même courent), je sais qu'il n'est pas loin de 8h00. J'en suis sûr lorsque j'entends quelque grand dadet monter les marches du métro deux par deux en criant: "Merde, merde et merde !" Cette marée ne se calme pas avant 9h00. Toutes ces personnes ne sont pas de bons clients pour moi, ils sont pressés, ils ont encore la tête sous le polochon et prennent rarement le plaisir d'offrir à un mendiant un petit déjeuner plus agréable que le leur. Ils sont froids et parlent peu. Tout au plus, bovins du matin, ils ruminent. Non, ma journée salariale commence une première fois, à 9h00 lorsque M^{me} Guichard ouvre sa boutique. Elle est très précise et sa première préoccupation est de m'emmener jusqu'aux toilettes dans son arrière-boutique. Là il y a un petit évier où je peux me rafraîchir et me broser les dents. "Une bonne hygiène et une présentation convenable sont les secrets de la réussite" lui dis-je chaque matin comme pour la remercier de son hospitalité. Ensuite elle m'offre un café noir (qu'elle fait elle-même) et me fait asseoir dans un des grands fauteuils noirs qu'elle propose habituellement à ses clients pour 'essayer des modèles différents'. M^{me} Guichard vend des chaussures. Elle ne me l'a jamais révélé parce que ne veut pas me donner envie (les miennes ne sont pas du dernier cri) mais je l'ai bien senti. Les odeurs mêlées du cuir et du cirage ça ne trompe pas. Quelques fois elle m'en offre une paire en prétextant qu'elle ne plaît pas à son mari...

Lorsqu'un matin je gagne un peu d'argent sans chaleur, je le lui remets et le lendemain j'accompagne mon café fait main de quelques délicieux croissants au beurre. Pleine de dévotion, elle me tient la causette. C'est pour cela qu'elle est si gentille à mon égard: son mari est sourd. Alors avec moi elle peut parler: je ne m'enfuis pas, j'ai même un peu de conversation et jamais de méchante opinion. Elle me parle de ses lectures, des photos à scandale de Paris-Match et des intrigues impossibles du Nouveau Détective. Elle me confie aussi les derniers potins de son quartier qui lui viennent de sa concierge. La concierge les lui communique comme on place sa confiance entre les mains d'un enfant qui part en voyage: "Tiens voilà un peu d'argent, mais ne le dis pas à ton père" lui glisse-t-on au creux de l'oreille. "Vous savez M^{me} Guichard, j'ai entendu dire que M Labrousse, vous savez l'épicier, eh bien sa fille est tombée enceinte alors qu'elle n'est même pas mariée. Vous vous rendez compte... Ah là là, quelle époque on vit..." Je lui pose souvent quelques questions sur la nation, la politique et les affaires. Elle ne comprend pas bien pourquoi je m'intéresse à tout cela mais elle me renseigne quand même: "Oh là oui, M Tib.. vient d'être mis en examen vous savez. On dit que c'est pour une histoire avec son fils. Si vous aviez vu sa femme avec ses beaux bijoux, elle sait se tenir

Stéphan O.

dîtes donc. Je l'ai vue à la télé, elle montait les marches du tribunal la tête bien droite..." À moi de dégager le vrai de la rumeur, mais ça m'informe quand même un peu. C'est pour cela que le petit déjeuner est mon plus long repas de la journée. Il dure jusqu'à ce qu'arrivent les premiers clients.

Lorsqu'ils se montrent, je m'éclipse à tâtons vers la rumeur de la rue. Je retrouve mon carton de 'mendiant'. J'en décroche l'ardoise sur laquelle il est inscrit: 'Fermé, je reviens dans cinq minutes' et je reprends ma pose méditative. Il est environ 10h00 lorsque la ville est totalement réveillée.

La ville, la rue sont en pleine activité, c'est un véritable scénario. D'abord il y a les passants. Ils sont moins pressés qu'au levé du jour mais ils en profitent pour être beaucoup plus bruyants. En plus, ils vont souvent à plusieurs. Et ça cause, et ça parle et ça observe: "Oh la belle paire de boots... et les boucles d'oreilles... t'as vu ce canon, trop bonne... Tu sais qu'il me doit plus de 5000... et d'un seul coup le robinet saute... Chérie, désirez-vous que nous marchions plus au-delà ?.. Allez avance Gaufrette, on va voir Papa... Papa elle revient quand à la maison Maman ?.. Tenez Monsieur: Cling ! - Merci Madame et que la journée vous soit heureuse et profitable." Le monde défile à mes pieds et, impuissant, je le regarde de loin. Je suis l'observateur du trottoir, le figurant d'un film quotidien, tous les jours présent et pour tous absent. Je suis l'aveugle du 33, rue B... et le voyeur invisible de leur vie privée.

Quelques mètres plus loin, un autre univers s'étend. Univers clos, prisonnier de lui-même, rattaché au trottoir par quelques insanités et un caniveau qui n'attend même plus la lune. Le bas du trottoir n'est plus collant, il est propre, lissé, lavé par la Javel. J'entends les balayeurs qui discutent, s'esclaffent et les trombes d'eau qui se déversent. J'entends ce que l'on ne veut pas voir: les déchets qui s'accumulent, la vie qui s'étale, luxurieuse, décadente, les mauvais maux, sourds qui dégringolent pour ne pas avoir à les crier. Le caniveau passé, ce sont les automobilistes qui mènent la danse. Sur la "piste des gens pressés" les lois ne sont plus les mêmes. Là on ne parle plus, on ne se répand pas non plus, on insulte. Place à l'ivresse, à l'arrogance, aux doigts levés avant que ce ne soient les poings, aux regards haineux, aux "connards !" et "j't'encule !". Rien, rien à en dire. Si le trottoir est un passage, la voie routière est devenue l'aboutissement de la bêtise humaine. De temps en temps un tintement de sonnette projette seul un rayon de sourire sur la valse des tombeaux ouverts. Entre "bagnoles" il n'y a plus d'échange: ni communication, ni expression qui ne se fasse sans arrogance. C'est pire qu'un méchant bruit de couloir. Où est l'être humain ?

Néanmoins, grâce à l'automobile je sais que la journée se termine. Quand arrive 17h00, les pas sur le trottoir sont tellement emmêlés qu'ils ne me donnent plus aucune indication. C'est alors la rumeur des Klaxons et des ralentis de moteurs énervés par l'attente qui m'indiquent la fin d'une journée de travail laborieux. Les ennuyeux rentrent chez eux et les bienheureux (qui peuvent être les mêmes mais démaquillés) sortent de leur terrier. La pression de la journée est laissée à part, que vienne celle du comptoir. Cette liberté inconsciemment organisée je l'ai connue aussi, avant. Mais encore une fois, aucune de mes réflexions n'est universelle.

On dit, à cette époque de la soirée, que les gens "sortent". Mon travail change alors. Car en journée, ce qui marche le mieux, c'est la pitié: les gens n'ont pas le temps pour les petits sentiments. Mais la nuit tombée, je fais plutôt dans l'épatement. Le soir, je sors ma guitare, je cache mes invisibles pleurs et je joue... Je joue ce que les gens veulent entendre, un petit bout de bonheur, un peu de révolte et on part en ballade chevaucher les Walkyries modernes. Je mets l'ambiance sur le trottoir. La grande œuvre qui s'échappe de ma guitare peut fleurir ou sécher, s'éclaircir ou se faner. L'orchestre peut être, suivant les heures et le temps, vaste ou restreint, moderne ou ancien. Sa musique est chaque jour plus variée, cinglante sous la pluie, feutrée sur la neige, chaleureuse sous le soleil, tumultueuse dans le vent. Ici les instruments sont tenus par les hommes et joués par ce que la cité fait de la nature. Les arrangements eux-mêmes sont interprétés par quelques piétons d'arrière-plan, ceux qui ne font que dans le grondement, dans le brouhaha, dans la rumeur, dans les accords et qui restent de petits chœurs.

À moi la musique, à moi l'exclu le privilège de ramener dans la cité cynique le bruit et l'odeur de ce qu'il n'y a plus. Je m'endors lorsque la rue est vide, c'est à dire très tard. Bien souvent mes rêves prolongent mon inspiration. C'est là mon ivresse du soir, pas d'artifice, pas d'illusoire. Dans mes rêves je me ballade au travers du temps, je remonte vers "avant", lorsque le soleil flottait seulement le jour, quand je jouais avec mes enfants dans le jardin ou la cour. Les souvenirs s'amoncellent en un petit tas de poussières: voilà ce qu'il reste de ma fabuleuse famille.

Une villa, un bonheur, une femme, leurs agréments, un schéma, une situation avec ses variantes, ses dérangements. Je vivais dans une commune de neuf mille habitants, je coulais une vie heureuse et dynamique comme jeune directeur d'entreprise. Mon intérêt pour les leurs semblait plaire aux électeurs, ils s'estimaient contents de ma politique de maire. Puis vinrent les fausses amitiés vêtues de leurs mains pendantes, les autres relations couvertes de leurs oreilles flottantes. Il ne leur manquait que les langues, la rumeur dit que j'aurais dû m'en rendre compte. La politique s'est comme un ménage, on s'aperçoit que cela va mal lorsque tout explose. Je fus donc élu député de mon département en 198... puis secrétaire d'état au ministère des... Trois ans plus tard un nouveau président fut élu comme un pot qu'on change de bouquet. Pour m'occuper un peu je restais maire de ma commune. Ma femme me remontait amoureusement le moral et je l'en remerciais comme il se doit, d'un amour infini (dans ce genre de cas les mots les plus simples sont souvent les plus adaptés). Je retrouvais là ma femme que j'avais toujours aimée et pour la seconde fois je tombais amoureux, passionné.

Deux ans après l'élection et mon retour définitif au foyer familial, la vie changea de couleur. Quelques journalistes avisés dénoncèrent des détournements de biens sociaux auxquels le gouvernement dont j'avais fait partie avait participé. On cita quelques ministres et l'affaire fit vite scandale, le fameux "scandale du bâtiment". Personnellement je n'ai jamais rien eu à me reprocher, mais certaines de mes ex-relations trouvèrent en moi les qualités d'un coupable. Les journalistes s'intéressèrent à mon cas et la rumeur grandit instantanément. Quelques-uns de mes amis s'éloignèrent et je dus démissionner de la mairie. Mon P.D.G. jugea préférable de ne pas me conserver "au sein d'une équipe au moment où la situation économique de l'entreprise semble s'affaiblir". Nous avons changé de ville, de vie, de vue sur notre entourage nouvellement reconstruit. L'affaire faisait toujours des remous et on cherchait le coupable parfait.

Trois ans après ma démission et mon effacement total de la scène politique et sociale je ne recevais plus ni alloc' chômage, ni courrier, ni textes de lois, ni sécurité sociale. Ma femme était devenue le chef de famille et mon tour était venu de la soutenir. Un mardi après-midi je reçus pourtant la visite d'une vieille connaissance publique. Cet homme plus politique que jamais me fit en privé des aveux cyniques sur une certaine rumeur qui pourrait renaître. Preuves à l'appui, pieuvre dans l'étui, il m'avouait son chantage sans grande harmonie. En clair il me demandait de me livrer dans quelques mois (à sa place), sans quoi ma mort accourrait à mon secours. Je le foutais dehors en lui bottant le train. Quelques mois plus tard, on put effectivement lire dans un canard la mise en examen de mon "ami" un peu ancien. Puis il fut condamné et confortablement incarcéré. J'avais eu chaud mais la rumeur était bien éteinte cette fois. Ma femme et moi revivions, le ciel s'éclaircissait, la foudre était passée. Et arriva le samedi 1 mars 199...

Ma femme qui, comme Pénélope, comme la rose au petit matin s'écrie, catin ouvrant les yeux: un nouveau jour se lève, ça s'arrose ! Je la serre et l'étreins, lui propose un voyage tous ensemble, le sud, la mer, le bain, l'Espagne, les enfants... Bagages, rires, on charge, prêts pour la dérive. Je ferme la maison. Ma famille m'attend, heureuse dans l'automobile de l'autre côté de la rue. Le volant tient deux mains fines, amoureuses. Julie sourit, elle est belle, je suis encore sur le trottoir, elle démarre, le contact fait un double clic, la lumière fulgurante s'éteint bruyamment, je n'ai pas de larmes.

Je rêve au présent, le passé m'a encore rejoint. Le vrombissement du métro me réveille. Il est six heures et déjà le grondement des voyageurs interurbains parvient, du fin fond du tunnel à mes

Stéphan O.

oreilles. Je dois aller travailler au-dessus, dans la rue, celle que jamais plus je n'ai traversée. Maintenant je vais de main en main mais à jamais je reste au cœur de la rumeur. Celle qui comme la nuit, n'a pas de cœur.

Mauvaise Anticipation.

Maintenant, sur le papier.

2

La science fiction a quelque chose de mystérieux pour les auteurs de littérature, car elle demande non seulement un peu de style et quelques connaissances technologiques, mais surtout parce qu'elle requiert un investissement conséquent et précis en matière d'imagination. De très nombreux disques traitent encore de nos jours de romans de SF comme on aime à l'abréger, mais il apparaît que ce style semble moins populaire que durant les siècles précédents la grande révolution. Peut-être la réévaluation des masses culturelles par la spiritualité a-t-elle contribué au désintérêt pour ce qui ressemble plus à un divertissement littéraire qu'à un exercice artistique. Toutefois on retrouve dans le fonds de la romthèque universelle quelques œuvres pré-révolutionnaires dont l'intérêt artistique saura susciter votre plus vive émotion. J'en veux pour exemple (le plus frappant semble-t-il) l'œuvre colossale de H. Hesse qui s'intitule *Le Jeu des Perles de Verres* qui sait décrire avec une extraordinaire précision le monde contemporain. Il faut observer, et c'est cela le plus étonnant, que cette œuvre a été rédigée au cours du vingtième siècle (dans l'ancienne numérotation). Il est évident que l'auteur avait vu juste en considérant son siècle comme un des plus désorienté qui soit, tant à cause de sa variété inutile et "desintellectualisante" que grâce à la conséquence de cette diversité abrutissante: la recherche d'une autre intelligence des masses supérieures dans la spiritualité. Et c'est effectivement cette recherche de la personnalité intérieure qui conduira petit à petit l'espèce humaine à la grande révolution et l'universalisation discrète de la spiritualité comme on l'entend aujourd'hui.

Ce qui de nos jours est regrettable, c'est justement cette perte de l'utilisation d'une imagination abusive dans la littérature. Elle permettrait, sans prétendre les résoudre, énoncer les principaux problèmes et solutions qui pourraient s'offrir à nous dans les temps à venir. Il faudrait, je crois, ajouter à nos connaissances et recherches cette matière: l'imagination abusive; autant dans son sens populaire que dans son sens étymologique. Populaire, le mot est lancé et je sais qu'il suscitera chez le lecteur une certaine crainte. Mais il faut voir dans la locution "imagination populaire" une nouvelle compréhension des problèmes dont nous construisons à chaque instant les bases, à nos propres dépens. Cette activité consisterait à faire éclore ces problèmes et à en discerner les solutions, à s'y préparer par avance et par intuition (petite sœur de l'imagination). Évidemment cette activité à risques devra s'accompagner du développement d'un réalisme sécurisant et surtout pas rétrograde.

Car il faut se rappeler ce méfait de l'imagination intentionnelle qui conduisit les hommes à des égarements irréversibles et emmené par ce sacerdoce de faux prétexte: la religion. Toute action déviée de l'itinéraire pour lequel elle est prévue engage trop souvent à la naissance du génie ou de l'absurdité la plus néfaste.

5

Voici ce que l'on put entendre le 23 octobre 3751, quelque part dans le bureau d'un gratte-ciel chatouilleux.

- *Bonjour Messieurs. Bienvenue dans notre réunion hebdomadaire du désert. Je voudrais, si vous le permettez, débiter cette cession en vous lisant l'introduction du nouveau disque d'histoire et de sciences humaines, niveau de seconde phase, rédigé par Sermonin Predy, et édité aux Éditions*

Stépan O.

Chromax. Je dois vous préciser avant de débiter ma lecture que ce disque E²PROM a été celui désigné cette année par l'Ordre pour servir l'enseignement de la matière grise sus-citée.

Et ainsi débuta la lecture :

Analyse de quelques conséquences de la grande révolution.

*Par Sermonin Predy.
Disque d'histoire de 2^{nde} phase.*

Introduction.

Toutes les époques de l'Histoire ne furent pas à la gloire de l'espèce humaine. Certains disques anciens rapportent de terribles crises qui s'étendaient sur tous les niveaux sociaux et débouchaient parfois sur quelques guerres¹ dont la cruauté ne trouvait de sœur de sang que dans la barbarie. On a vu se développer ces conflits principalement durant les premier et second millénaires après l'an zéro-chrétien, accompagnés de la prolifération des religions. Ils cessèrent enfin en 2789, au moment où débuta la grande révolution non polluante (cf. Chap. II) et où l'épanouissement de la spiritualité se sépara à la fois du désir d'espérance et de la naïveté satisfaisante.

À cette époque, et ce fait fut une des principales causes de la grande révolution, l'homme avait tellement sacrifié la nature au profit aveugle du progrès, que seules quelques espèces de faune et flore subsistaient encore. Il restait à l'homme trois espèces animales domestiquées et quelques conifères robustes auxquels il n'attachait plus grande importance, tant ces "choses" étaient devenues insignifiantes à ses yeux, eux-mêmes rougis par la grande concentration de gaz nocifs contenus dans l'atmosphère. À ce stade de destruction avancée, les cycles naturels intacts étaient si rares que l'existence même de l'espèce humaine était mise en péril. Et nous devons notre salut à ce fantastique chercheur et astronaute, Calomnias Jurin, qui sut découvrir et développer à des fins existentielles la Vénusia.

Sans ladite substance qu'il rapporta d'un de ses voyages, nous ne connaîtrions ni les couleurs, ni les plantes qui en sont vêtues (tel le coquelicot ou la tulipe), ni la procréation ergotale, ni l'éclat du soleil. Et aussi absurde que tout cela puisse vous paraître, sans ces découvertes primordiales seuls quelques-uns d'entre nous subsisteraient encore.

Grâce à la Vénusia, on a su, à partir de quelques atomes collectés au milieu de ce qui restait de la Nature, recréer quelques plantes à grands renforts d'énergie solaire. Par la suite, et par d'astucieux mélanges entre ces plantes et d'autres atomes retrouvés vivants dans les sédiments ou les glaciers de l'Europe, on recréa le reste de la faune et de la flore. Et il faut bien l'avouer, c'est presque un miracle si aujourd'hui la terre est aussi belle et emplie de vie.

Car c'est encore grâce à la Vénusia que le manque de fécondité a été comblé. Seuls quelques spermatozoïdes suffisent maintenant à générer une centaine de nouveaux êtres. Rares sont les femmes qui doivent aujourd'hui subir la disgrâce d'être enceintes, la couveuse centrale se charge bien de cette corvée. Pour l'anecdote en guise d'antidote, on raconte qu'à partir du vingtième siècle, des femmes portaient le fœtus initialement élaboré par leur ovule personnel et par le spermatozoïde d'un homme différent de leur mari, parce que ce dernier était devenu stérile².

1: Ce terme était en ces temps reculés, employé dans un sens meurtrier. Au cours d'une guerre, deux masses humaines appelées armées s'affrontaient en utilisant des outils (les armes: chars, mines antipersonnel, canons) employées à détruire la vie humaine. La guerre d'alors avait un sens beaucoup plus violent que nos querelles actuelles.

2: On appelait ces femmes des "mères porteuses". Par contre lorsqu'elles désiraient éviter la fécondation, elles absorbaient une pilule chimique et nocive dont le nom exact n'est pas parvenu jusqu'à nous. À l'âge de la pollution, la situation devait être grotesque.

De nos jours, la stérilité n'est plus un problème terrifiant tant elle est répandue. Et cela ne nous empêche nullement de trouver du plaisir dans l'acte sexuel, acte que nous pouvons reproduire à l'infini sans risque d'enfanter.

Voilà messieurs l'approche -car on ne peut certainement pas parler, dans ce cas précis, d'exactitude- de l'Histoire qu'on voudrait enseigner à nos étudiants. Si le style est irrégulier, adsuivant tournures complexes et expressions familières, le contenu en est non moins édifiant de parti pris et de manque de rigueur. Cela rappelle les œuvres propagandistes des sectes ancestrales pour l'instruction de leurs dogmes. C'est pourquoi je voudrais connaître votre avis sur le sujet, car nous ne devons pas, pour éviter de réitérer les erreurs commises durant les millénaires précédents, céder devant la facilité de l'énonciation et des idées.

Huit des dix membres présents à cette réunion votèrent une révision complète de l'E²PROM. Sur le rapport transmis au représentant de l'Ordre pour l'enseignement on inscrivit d'ailleurs: "Il est par exemple intolérable d'omettre de préciser dans l'introduction de ce cours le problème qui nous occupe à présent, à savoir le manque d'amour des parents pour leurs enfants, situation à laquelle nous devons dès maintenant sensibiliser nos élèves."

Car de nos jours, si les problèmes anciens qui menaçaient notre existence ont été résolus grâce, notamment il est vrai, à la Vénusia, le revers de la médaille demeure inquiétant. De nombreuses personnes souffrent d'un manque affectif certain qui conduit très souvent à l'apparition de maladies incurables telles la mélancolie ou la dépression. Cette dernière amenant fréquemment le sujet jusqu'aux falaises du suicide. Et si ces troubles ne semblent pas affecter l'enfant, ils se manifestent beaucoup plus tard, majoritairement vers 50, 60 ans juste après l'adolescence. Et ceci sans distinction raciale ou sexuelle. Nous ne mourons plus d'asphyxie par pollution de la nature mais par dégradation de notre nature personnelle, atténuation lente et sournoise de la gaieté générale et de la joie intérieure. Seules échappent à cette fatalité les familles unies par l'enfantement, familles chez qui on a coutume de dire, en ressuscitant du vingtième siècle cette locution malheureusement célèbre: "il fait bon vivre". Et si la croissance du phénomène persiste, il est à craindre que la dépression affective ne devienne la plus importante cause de mortalité sur la planète (et de très loin). À tel point qu'il est prévisible qu'au demi-siècle prochain, la population soit à nouveau décimée de moitié, en tenant compte du phénomène de dépression générale et de panique qui gagnerait l'ensemble de la population terrestre. Nous avons eu la force de faire renaître le monde de ses cendres et, fatigués, nous rentrons dans une ère de facilité qui l'avait largement abîmé. Il faudrait ne plus commettre ou reproduire, en tout cas empêcher de se produire des erreurs similaires à celles de nos ancêtres. Ce ne serait qu'une juste utilisation de notre intelligence dite supérieure. Et c'est ici qu'histoire et science fiction se rejoignent. L'imagination intelligente doit servir la première afin d'en prévenir, pour mieux les affronter, les maux du présent. Le savoir acquis par le passé, les données du présent, les prémonitions de l'avenir, en quelque sorte notre intelligence doivent servir le plus beau cadeau que la vie puisse nous offrir: des enfants.

Fernand Scriptus.

Extrait du *Traité de Réalité Progressive*.

Transmis le 4 mai 3892.

Autre endroit, même temps, dans la réalité.

Là dehors il y a des arbres et des fleurs: c'est le printemps qui, à la bonne heure, bourgeonne. Là dehors il y a les dalles de marbre et les gens cuivrés qui clairoignent. Dans les quartiers résidentiels la vie bat son plein, bataille. On y voit le ciel, et seuls sont sous-marins les bureaux, les transports, les labos, les tombeaux où l'on dort. Là dehors, heureux les couples parents, les vrais féconds, eux ont versé leur sang pour cueillir le bonheur: un enfant.

Par là-bas on aperçoit les mines tristes qui, comme ci comme ça se blottissent dans les bras sans émois de la nourrice. Moi je suis jeune, et la vie me gagne, pleine de fureur; ça y est, je suis une femme. Toi tu es beau, puissant et tu m'aimes. Ton grand sexe virulent m'emmène dans ces drôles de champs où l'on sème cette goutte qu'on appelle sperme.

Ne pars pas, ne pars pas mon dieu, mon âme, vers les mines marines où tu rendras l'âme.

Hier tu es mort, et mon amour pleure encore sur le coquin de sort qui a doté mon corps d'un ventre si rond et pour mon bonheur, fécond. Bien sûr il aura ton nom, mais ce monde abscons lui laissera-t-il la chance de l'existence ? Je voulais deux hommes heureux, je n'en aurai qu'un: Mathieu.

Demain viendra la naissance. Quelle insouciance
Attire alors Éléomère vers le dehors ?
Elle danse, joue, chante, se maquille de batiflores,
Elle court tourne saute et vole condor.
Elle danse, son corps vibre, léger, sans effort.
En son ventre sommeille la poule aux yeux d'or.

Elle sera mère au vaste cœur tel l'océan,
Caressante comme les vagues de Ceylan.
Elle serre déjà son enfant-bonheur des ses bras
Et saute une dernière fois, de vie à trépas
Sur une mine, inutile, laissée là...

Un Soir de Chien.

Second épisode.

Tous les jours il la voit passer. Elle passe juste devant lui, devant son chapeau. Elle passe comme un songe doré aux contours un peu flous. Elle passe le matin à 07h50 et le soir à 17h10. Il en a déduit qu'ils travaillaient à 10 minutes l'un de l'autre. Lui, il travaille là devant la boulangerie de Madame Valrin, il donne tout au long de la journée des cours de guitare aux oiseaux de sa basse-cour.

Elle passe tous les matins et tous les soirs, emmitouflée le matin quand lui est encore en pantoufles. Elle passe tous les matins et tous les soirs, libérée et exténuée quand lui s'apprête à éclaircir le fond de son chapeau élastique. Elle passe tous les matins et tous les soirs, et les jours de crachin semble ne pas le voir. La tête rentrée dans ses frêles épaules, elle perfore de ses talons pointus le macadam moite du trottoir.

Il joue du matin au soir, et chante de doux refrains sur sa guitare. Il aurait bien voulu être luthier, mais le sort ne l'a pas aidé à lutter. Orphelin dans la marmaille, il fila un mauvais coton qui ne lui donne aujourd'hui pour unique chandail qu'un trop juste veston. Adolescent sans sens commun, trop crédule pour être malin, il fut de suite exclu du tronc commun pour aller vivre dans un monde un peu loin. Il n'est pas autiste, mais dialogue plus facilement avec les animaux qu'avec les humains et leurs maux, de bien pauvres artistes. Sa bouche est sa guitare et sa voix s'inscris sur cinq lignes animistes. Son inspiration, il la tient d'elle, qui passe. Sans cesse en improvisation il compose les morceaux les plus sensuels, qui s'amassent.

Génie d'un autre monde où il serait le continent et elle l'océan. Chaque jour, quand elle passe devant lui, elle le caresse de son parfum, l'effleure en va et vient, mais jamais ne s'arrête pour lui tendre la main. Lui joue, il est heureux, tout simplement.

En hiver, les oiseaux se cachent. L'hiver et son crachin laisse toujours la place au printemps qui revient. Les tiges bourgeonnent, et les naïfs s'étonnent: ce matin elle s'est arrêtée devant lui pour déposer dans son étui une pièce aux doux reflets de l'argent. Le soir lorsqu'elle est repassée, il a vaincu tous les démons pour lui rendre son argent en lui disant: "Je ne chante pas pour quelques pièces mais dans mon amour aveugle, pour un peu d'ivresse."

Demain soir, à 17h10 elle lui parlera en avouant que sa musique lui emplis chaque matin le cœur. Elle fredonne toujours ses airs qu'elle croit connaître par cœur. Lui ne dira rien. Une fois partie, il laissera jouer ses mains sur son instrument de bois. Ultime symphonie, poème à l'amour, à la vie.

Il sera tard lorsqu'un véhicule noir s'avancera doucement vers le joueur de guitare. Quelques rats noirs assoiffés de violence en descendront pour combattre l'innocence. Les bâtons cassent. Un homme s'efface.

Ce matin, elle est passée, il n'y avait plus personne pour l'aimer. Qu'une forme humaine, à la craie blanche dessinée, sur le trottoir abîmé par la bêtise humaine.

Priorité aux Gyrophares.

J'ai toujours ricané ou haussé les épaules devant celui qui me vantait les effets de la pleine lune. Et sa luminosité qui fait que... Et sa face cachée qui ceci... Et son pouvoir de rayonnement cela... Et... Et ma queue dans ta lune, quand je l'y aurais mise t'aura la mâchoire coincée.

Habituellement, William conduisait déjà vite mais là, sa conduite touchait à la folie furieuse. Il enchaînait les virages comme les lignes droites et je me renversais de la bière partout. Quel gâchis. On avait débuté l'apéro chez lui vers 16 heures. Comme il fallait absolument qu'on puisse avoir la lucidité de se déplacer jusqu'au bar où nous attendent toujours Thierry et Jonathan, j'avais décidé de faire un peu de bouffe pour reprendre le dessus, faire imbiber. Chez Will il n'y avait rien dans les placards: pas de pâtes, pas de boîte, pas de riz, juste un essaim d'un petit millier d'araignées qui grouillaient comme dans une immense partouze de toiles emmêlées. Alors j'ai décidé de visiter le frigo. Erreur fœtale. Lorsque j'ai ouvert la porte de ce réfrigérateur Ménalux, la lumière sensible ne s'est pas déclenchée.. J'étais déjà bien bourré et le frigo était dans un coin sombre de la cuisine. Je n'ai pas remarqué l'odeur immédiatement. Pour essayer d'y voir plus clair, j'ai cherché à tâtons ce petit interrupteur qu'il faut décoincer du doigt pour que le frigo givré s'illumine. J'ai avancé la tête aux dessus des rayons pour mettre mes yeux rougis au service de ma main. C'est avec le jaillissement de la lumière que la puanteur fétide a soudain violée mes poumons: pénétration douloureuse. Au-dessus des trois packs de Kro, donc au dernier étage du frigo, habitaient dans un état impérial quelques centaines de vers décorant, dévorant avec une certaine frénésie esthétique un vieux steak qui n'avait pas durcit. Prenant, empoignant mon courage d'une seule main attendu que l'autre se tendait (contre ma volonté bien sûr) vers un pack, je me fermais les narines. Mon désir de nourriture était résigné, à mon grand étonnement.

Je foutais un coup de talon dans la porte et retournait m'asseoir dans le salon. Je sais qu'ensuite j'ai décapsulé quelques bouteilles, et puis plus rien.

Maintenant les fenêtres de la Golf sont grandes ouvertes pour éviter le mal de cœur. Les virages, les aiguilles s'enchaînent "comme sur la Sega". Non vraiment, il va trop vite. Je ferme les yeux pour tenter de ne plus avoir à supporter l'enfilement des courbes échaudées, mais mon estomac n'est pas d'accord, il renvoie la sauce. Que je gerbe, Willy s'en fout complètement, il s'occupe à conduire et à frôler les précipices (parce qu'ici c'est la montagne, j'avais peut-être omis de vous le préciser). Mais personnellement je ne tiens pas vraiment à me gerber dessus, non pas que ça me paraisse sale à proprement parler, mais ça s'incrute dans les fringues et pour éviter les odeurs, il faut tout laver. Acte que je réprouve tout particulièrement. Or, pour le cas qui nous occupe, il n'y a rien à faire, je n'arrive pas à retenir la gerbe et j'ai déjà les joues toutes gonflées. La conduite virulente de Willy m'empêche de passer la tête par la fenêtre. Il faut que je gerbe. Tout à coup jaillit en mon cerveau la géniale idée: j'ouvre la portière et me penche immédiatement en dehors de l'habitacle. Quelle spontanéité ! Quand j'ouvre la bouche pour éjecter le flux d'écume Willy perd le contrôle du véhicule, fait un écart m'éjecte du fuselage et s'envole pour retomber 200 mètres plus bas avec les poissons et les nénuphars. Je reste sur la chaussée, désarticulé. La gueule collée contre la caillasse, ma gerbe me coule doucement sur la joue.

Garance aurait dû avoir une vie commune et non banale. Elle est née dans une bonne famille de classe moyenne. Elle a grandi vite et bien. Quand l'adolescence est arrivée chevauchant son fidèle destrier, elle semblait posséder toute la force nécessaire pour affronter cette redoutable épreuve. Les

Stéphan C.

descentes fulgurantes des écoulements cycliques ne la faisaient plus rougir et l'effleurement de son sexe par sa main ne la faisait plus frémir de honte, mais de doux plaisir. Depuis toujours le matin, quand elle s'apprêtait à descendre dans la cuisine pour prendre son petit déjeuner elle croisait son père sortant nu de la salle de bains. Il allait se vêtir dans la fameuse "chambre des parents".

Un peu après son quinzième anniversaire, Garance connu Bastien, 16 ans. À la récré ils s'embrassaient en mettant la langue. Durant une de ces longues récréées asséchantes et printanières, ils allèrent s'embrasser à genoux dans les gogues des garçons. Ils appelaient ça la prière des toilettes. Ils se confiaient la leurs secrets et narraient avec enthousiasme les rêves qu'ils avaient construits autour de l'autre. Ce jour donc, Bastien lui dit: "Oh, aujourd'hui je vais te montrer un truc..." Il lui demanda de rester à genoux et ouvrit sa braguette en se levant. Il sortit son sexe fermement durcit par une violente érection. "Garance, ouvre la bouche si tu m'aimes... Hum c'est bon..." Il lui tenait sévèrement la tête et la secouait de plus en plus vite. Garance essayait bien de se défaire mais il était trop fort. Soudain un liquide chaud, plus compact qu'un glaïre lui inonda la bouche. Garance pleurait, la larme au coin des lèvres. Bastien en rigolait et rangeait son sexe. Il ouvrit la porte et sortit. Une amie de Garance vint lui apporter un peu d'aide, la relever, lui faire cracher et lui laver la bouche. Garance lui fit jurer de ne rien dire et ne parla elle-même jamais de cette triste expérience. Mais quand elle croisait son nu de père chaque matin, un frisson d'effroi l'étourdissait.

Enfin à dix-huit ans elle connu une première expérience sexuelle volontaire avec sa correspondante allemande. Depuis ce jour Garance affiche pour les femmes sa préférence, et tire aux mâles sa révérence.

J'entends un moteur, je distingue quelques lumières, ça freine, ça m'évite. Bon, j'ai encore mes deux jambes. Je les sens comme je sens le sang couler sur ma tempe. La pleine lune se reflète sur le macadam humide. La soirée s'écoule, l'entablée s'écroule.

Ce que je crois maintenant distinguer est blanc, lumineux. Je ne suis plus immobile. Je reprends connaissance dans l'ambulance. Une infirmière penche sa tête et me regarde droit dans les yeux. "Bâh, il t'en a fallu du temps pour revenir sur terre, pochtron !" balance-t-elle. Je n'ai pas regardé une personne inconnue dans les yeux depuis plusieurs siècles. Je suis une bavure, un "sert à rien", un RMiste, un parasite. Mon rôle dans la société, c'est dans sortir sans faire de bruit, c'est de baisser les yeux devant la population active. Et cette infirmière qui vérifie mon masque à oxygène me regarde dans les yeux avec une méchante satisfaction. J'essaies de ne pas faire attention aux variations de courbe de l'ambulance car rejeter dans un masque respiratoire est parait-il vivement déconseillé. Sur le badge de l'infirmière je peux lire "Garance". C'est pas commun. Ces cheveux sont aussi noirs qu'étincelants, et contrastent avec la pâleur écarlate de la lune qui est filtrée par le verre dépolis. Ce soir, la lune est couleur blues médical.

Mais ça je m'en fous après tout. Ce que je vois c'est qu'elle est en train de préparer une injection, calée contre le haillon de la camionnette-ambulance. Merde, j'ai horreur des piqûres. Elle a quand même un beau cul. Faudrait pas la décevoir. Elle doit déjà avoir une telle idée des hommes que la moindre faiblesse doit renchérir sa fierté. Alors puisqu'il faut y passer, je dégage mon bras du brancard en serrant le poing pour que la veine apparaisse bien, courageuse, serpentant pleine d'assurance entre les montagnes de muscles de l'ère primaire.

Ma tête me fait mal. Mes fringues sont déchiquetées. L'injection est prête et Garance, qui n'a pas remarqué mon bras tendu et garrotté par mes soins, titube dans l'ambulance qui trace la route et s'enfiche sur mon poing, me plaçant le bras en porte à faux. J'essaie par quelques tentatives de me retirer mais elle, si surprise, reste les billes écarquillées à me tuer des yeux. Au bout de quelques secondes seulement je sens son sexe se réchauffer. Merde, merde, retire ton bras me dis-je. Alors sans bouger le cul, elle se penche sur ma veine, désinfecte mon creux d'amour et me plante dix centilitres de morphine dans le sang. Toujours sans entendre de mouvement pour nous dégager d'une

Stéphan ©.

situation embarrassante, elle repose vite la seringue et en me regardant au fond des yeux me dit nonchalamment: "Desserre le poing maintenant." Je la regarde, l'air con, avec mon masque à oxygène et dix centilitres de morphine qui se baladent dans les veines et qui commencent à faire effet. Je tente un "les nouvelles pratiques médicales ont du bon." Son regard se contracte. J'ai encore dit une connerie. Alors elle relève sa jupe, écarte sa culotte de l'index et commence à se branler sur ma main ouverte. Je sais plus ou me foutre mais je reste quand même sur le brancard avec un bras en porte à faux.

De sa main gauche elle repousse ma couverture, défait mes jeans et empoigne mon bâton de berger. Assurant sa prise elle libère enfin mon bras et lève sa jupe jusqu'à la taille, retire définitivement son Aubade série 85. Elle me grimpe dessus la conne, elle va me faire mal. Mais une sensation de bien être emplie plus encore mes muscles le plus réfractaires. Elle tape maintenant mon gland contre son clitoris pendant que son autre main me caresse nerveusement les valseuses. Alors que j'ai déjà l'impression d'éjaculer par tous les pores de la peau, elle s'empale un peu difficilement sur mon pieu médiéval (faut dire que j'ai un bel appareil) et ondule graduellement, son visage s'est détendu. Je passe un peu sur les détails répétitifs. J'éjacule en prenant le plus grand pied de ma vie et quelques secondes plus tard elle semble en proie à une crise épileptique joyeuse et frénétique. Elle gémit en balançant sa tête de gauche et de droite. Au moment où elle crie comme un porcinet qu'on égorge le conducteur enclenche la sirène pour franchir le feu rouge. Nous passons inaperçu dans le carrefour embouteillé.

Une de Plus.

Jamais je n'avais connu un tel amour. Oh non ! Fulgurante, transcendante, effervescente était et restera à jamais notre passion. Elle berçait mon quotidien dans un pollen rose orangé qui fleurait bon l'amour et le sexe. Le matin nous nous réveillions enlacés, encore humides de notre folle nuit excitée. Elle se levait souvent la première pour faire ses besoins, fragile dans la fraîcheur matinale... de magnifiques petites crottes rondes, noires comme le riche humus du sol fertile. Elle était toujours arrangeante, mature, et laissait bien de côté tout ce que les autres femmes se trimbalent en produits de beauté, manières et bavardages et qui les éloignent tant de mère Nature. Il ne faut pas se le cacher, en chaque homme il y a un Œdipe. L'Homme n'est pas le modèle Petrol-âne ou le Dechavanne. L'homme est une fleur épique, fragile, sans glamour accroc à l'amour. C'était elle qui doucement m'accrochait. Petit à petit l'appétit diminuait, seuls mes sens, toujours en éveil lorsque j'étais en sa présence, me nourrissaient.

Et lorsqu'elle n'était pas là, lorsque sa peau douce et poilue ne me faisait tressaillir, lorsque son odeur de petite chatte tout juste lavée n'effleurait plus mes narines en attente d'un autre snif, lorsque ses petits gémissements n'excitaient plus mon oreille taillée, alors c'est de pensées idylliques, des rêves somptueux faits de caresses et de désirs repoussés que je me nourrissais. Je n'avais besoin de rien d'autre qu'elle, seulement elle, juste elle. Ensemble nous avons tout appris de la vie. Chaque nouvelle expérience, même sexuelle était un événement, chaque sortie était une nouvelle aventure. Nous n'avions aucun mal à nous montrer en public et tous mes amis comprenaient notre situation. Parfois même nous allions pratiquer l'échangisme au siège particulier de mes amis... Bien sûr il fallait la ménager car son orifice n'était pas bien large, c'est pourquoi nous prenions souvent des cours cunnilinguistiques. Mais quelle que soit la forme de nos rapports, jamais nous n'avions la conscience salie. Libres, c'est bien là le mot, nous étions libres, tout simplement libres et heureux.

Et puis c'est arrivé, peut-être avions nous trop pris confiance, un certain laisser aller s'était peut-être installé, vicieux, inconscient, silencieux... Il y a eu les élections, toute cette effervescence, ces fêtes, ces échanges au siège particulier de..., cette débauche d'alcools et de sexes. Je soutenais la liste amusante du..., j'ai voulu faire profiter un peu tout le monde de mon amour pour Suzette, celle qui jouit quand on la pète, mais le sparadrap n'a pas suffi, elle a éclaté.

Tout mon malheur vient de là. Ho! Suzette, s'il te plaît, de là où tu es maintenant pardonne-moi. Mon cochon d'Inde préféré, repose en paix.

Alligators 427.

Ombre. Un grand cube noir au milieu de Paris. Entre la goutte d'or et S^t Germain. Le cube est d'un noir mat, avec un reflet métallique sur un coin, comme un renfort. Souple, d'une simplicité déconcertante, d'une perfection absolue, le cube laisse juste apparaître mes converses oranges montantes repeintes. De temps en temps, suivant l'inspiration d'Éole, mon imper dépasse, virevoltant dans le vent tourmenté. La tourmente est d'ailleurs la seule raison d'être du cube. Depuis toujours il me rend visite, mais je ne l'ai jamais identifié. Plusieurs fois, par pure convenance, je lui ai offert un drink mais c'est seulement ce soir, une fois dans la rue, que j'ai pu le définir. Peut-être auparavant la situation environnante était-elle la cause de ce phénomène ? Il avait plu, tôt ce matin. Le macadam lisse, parfait pour le skate, bleu marine foncé, était resté humide toute la journée. Les branches recroquevillées, des arbres au garde à vous se maintenaient entre la vie et l'éclat de rire. Les chiens pissaient sur les feuilles déchues, tombées au sol, touchées au cœur. Les blanches colombes chiaient sur les bourgeons gris de poussière d'ange corrompu.

Je marchais donc, porté par mon cube anonyme. Je marchais et je marche encore, comme un mannequin cobaye qu'a sniffé toute sa paille. Je tourne et je virevolte. Me voilà parti vers d'autres aventures acidulées. J'ai changé mes converses pour des Docs, oranges aussi. J'arrive enfin. Ils sont tous déjà las. Avec leurs volumes à eux, chacun le sien et tous avec tous. Chacun sa couleur, sombre de préférence, pour un arc en ciel aux flèches aiguës. Ils sont là pour apercevoir la pyramide. Personnelle à chacun, visiblement la même pour tout le monde. Mais personne n'est monsieur tout le monde. J'arrive le dernier. Ils ne peuvent déjà plus se passer de l'aiguille ou la feuille. Ils dégagent de leurs narines le flash éblouissant. Peu à peu, sous la voûte romaine de nos coiffes déraisonnées, les cubes et les sphères s'unissent. Les cylindres ont la traîne ressortent des champs de Maldoror. Toutes les arêtes sont jointes, invisibles. La fumée s'est propagée dans chaque cratère. Elle s'est appropriée chaque chromosome, chaque langue. N'est-ce pas merveilleux de se sentir piégé, et de surcroît par sa propre volonté ? Le cochon qu'on égorge chante "Je t'aime" dans sa loge rose. Bouchers de l'ozone et des sourires, je vous attends. Entre reniflette et seringue, les anges nucléaires tentent de nous attirer. Mais Allah s'est flingué. Les vers de terre sortent une dernière fois de leur état permanent. Les dingues et les paumés sont satisfaits: il n'existe plus de raison de le faire. Le mal vient de s'évaporer avec la texture du rideau de douche. Psychose. Le bouddha crache le sang qu'il a bu en Siddhartha, qu'il fait couler depuis la première pluie. Tous ensemble dévorés par la même averse, renverse, fleuraison mentale.

Je reprends mon chemin, mon juke-box malade. Mon cube est parti en ballade pour rejoindre John. Mon imper donne à mon ombre des allures de nirvana inca: les dread locks dans le vent, la cithare que j'éclate sur la scène de l'autel ; celui où l'on a égorgé le veau doux de l'hiver. Je monte à l'échelle rouillée. Je m'assois sur une cheminée de briques rouges tel le chat agile. Je vois Hippo éteindre les monuments de notre triste mémoire. Il est minuit. Paris s'éveille et s'endort. J'imagine le rire fracassant de toutes nos cellules mortes. Elles s'exclament d'une seule voix: "Laissez-nous fondre en paix. Vous végétez. Fusionnez." J'appuie sur le starter, je vais voir ailleurs. La nuit le trip est gratuit, plus besoin de paille. D'un pas léger, telle la ballerine shootée, je m'élance tel la lune qui chante au zénith. Tous ensemble, balayons l'éternité. Nos chats nocturnes libérés. Tous différents en apparence, nous sommes complémentaires. Les uns poètes, les autres fromagers de notre curiosité. Tous un peu fous. Et vive la ville de l'orient. La ville ne nous appartient pas, nous n'appartenons pas à la cité. Nous sommes les seuls réunis sur cette planète. Et bien avant Internet, club des solistes. Les impulsions nous mènent. Notre passion nous fait déjanter. J'aime ça. Elle est ma seule raison. Si

notre environnement nous transporte, seules nos pensées nous autorisent à prendre notre envol. Je ne cherche pas à échapper à la vérité, contre les avis naïfs. Non la vérité est corrompue, c'est un virus, elle ne m'intéresse plus. Il existe la nuit. Lorsque les gentils sont évanouis. Une présence en chaque être. Cette présence se cache le jour cache le soleil est trop intense. Il cache la fosse profonde des sentiments. Il n'éclaire que les surfaces visibles de l'ordre. Le jour, l'égarement vers le rêve (bien certain lui) est interdit. À moins d'une éclipse. La nuit, la tendresse du no man's land transmet à être ce drôle d'avantage qu'est la curiosité. Je recherche alors le volcan de la femme, ou la crevasse de l'homme. Quand je suis une déesse. Les dégénérescences sont ma seule alchimie. Je reviendrai me déchirer dans ton karma, fixer ta chaleur pour zigzaguer entre les antennes de la démence. Ce soir je sors de mon blockhaus pour aller danser la javanaise sur les toits de l'inefficacité.

Un peu plus loin dans une petite rue de Pigalle, je m'achète deux bouteilles. Une de bibine rougeâtre, douteuse, l'autre de tequila. Quel curieux mélange que la rose et le réséda. Je traverse un pont. J'offre le restant de tequila à l'amant qui dort là. Je pose consciencieusement le cadavre de l'autre bouteille le long d'un mur de l'Hôtel-Dieu. Ah quelle île ! Cathédrale de malheurs. Le diable s'est planqué là sous les dalles. Mais ce n'est pas encore mon heure. Je titube. Ça ne va pas très bien. Je gerbe sur le petit caniche à sa mémère. Je vomis sur les souliers de la grand-mère. Je sais que les serpents ne peuvent pas m'étouffer maintenant. J'avance. Avancer toujours plus droit. Fatalité, Notre-Dame en noir. Je tente. Fatalité qui fait de mes jours le résidu d'une fermentation assidue. Avaler le ciel pour mieux m'entendre rire, pisser sur les antipodes gastronomes. Mettre le feu à la banquise, à la boussole pour voir les autres s'évanouir. Se taper l'hyperespace pour papoter avec une chaise tombale... Tant d'actions qui donneraient à mes jours un petit coin de ciel bleu, à l'ombre du hasard coïncident. Pourtant il n'en est rien. Pour l'instant je me tiens face aux dieux. Les yeux dans leur creux. Oui, je veux traverser. Je suis mieux. J'avale un kiss cool et me jette sur ce dédale de pavés qui filent un immense chandail. Ils vont trop vite, je tombe. Je me retourne, me rêve. Je retombe. Ce n'est plus une manie, c'est un caveau. Prends garde poivrot, les serpents se rapprochent. Je me relève une dernière fois et continue ma traversée. Des souliers, beaux. Il n'y a plus de serpents, il n'y a plus d'alcool dans le sang de Paris. Où est le Graal. Ne plus boire. Il y a juste la cathédrale et cette fille. De sa forte jeunesse elle illumine la grande façade secrète de l'ancre démoniaque, la face cachée de ma lune sentimentale. Elle se tient droite, belle, rayonnante. Un arbre dont la dernière feuille résiste éternellement au vent tumultueux du désert de mon existence vient de se planter vigoureusement devant mon âme refaite. Je ne veux rien manquer du moindre de ses gestes, écouter chacune de ses paroles, entendre à chaque fois la séparation de ses lèvres, percevoir chacun des frémissements de son corps pâle, chaque clignement de ses yeux. Oh pardon, ma langue traîne par terre. T'ai-je déjà remplacé Saint Pierre ?

Ma Chair Étrange.

Tu es là debout, face à moi et tu n'es plus qu'une face pleine d'émois. J'ai perdu la face. Tu serres tes doigts sur un manche sculpté de bois. Ce que tu as vu tu ne t'en souviens plus tant maintenant tu as le regard obtus. Tu ne trembles plus de plaisir et d'effroi, tu ne sais plus si tu as chaud ou froid. Tu me fixes de ton regard sangsue, ton bras tendu vers moi qui ne sais plus quoi penser; je reste coi. Ta langue avant chaleureuse est devenue aiguë. Tu m'as coincé, assoiffé, face à la ciguë.

Pourtant dans la bataille j'étais au-dessus. Je n'y peux rien, moi, si je ne t'attends plus. Désolé, je n'éjacule plus. Bien, tu t'en balances, tu voulais ta jouissance, tu es en manque de coït et je t'ai, malgré moi, rendue hystérique. Tu ne vois plus, tu n'entends plus, tu veux ton plaisir sans moins-value. Amoureuse hier, c'est un piège que tu m'as tendu. Les voyages à Liège, Mézières ou à Tambouctou, t'en fous-tu ? Oh oui toi, tu veux ton foutre. Mais ma douce, mon amante, mon insecte, j'aurais pu t'en donner un peu plus. Oui, toi tu veux ton foutre. Tu vas partir alors que tu m'aimes un peu plus ? Oui, toi tu veux ton foutre. Tu es au-dessus, tu te fous de mes larmes, c'est toi qui tiens la lame, pointue. Et tu m'égorges pour en avoir un peu plus, tu satisfais tes désirs, quel plaisir.

J'ai rencontré Hugo, sur le bas-côté d'une jetée érodée. Le crépuscule de ma nuit répandait sur sa face, habitée par l'abîme quelques ombres jaunes. Sa peau se déchirait doucement, craquelait avec le lever de l'ombre aveuglante. Rencontre intense, au loin, chez les dockers du désespoir.

La Sirène de l'Enchanteur.

À peine éveillé, j'ai encore été la victime forfaitaire d'un étrange pressentiment: je n'avais au moment de mon éclosion cérébrale, fait étrange, aucun glaire coincé par le larynx, pas non plus de lèvres collées par la salive desséchée, pas d'yeux fleuris par un pollen croustillant...Oui ! J'étais bien. Mauvaise journée en perspective grand format.

Je n'avais pas eu le temps de me rendre compte de ce que je venais de penser que déjà, me dirigeant vers la porte, je posais le pied sur le cadavre de Douglas Scotch Ale. Je perds l'équilibre, je pivote, je bascule et mes dents viennent caresser la poignée argentée de la porte. À l'heure actuelle, ne pouvant encore faire aucune déclaration, immobile je sens le givre ocre cristalliser au bord de mes lèvres. Il ne dure pas; il fait bien trop chaud dans cette pièce ordinairement sordide: une chaleur à vous étouffer, telles les eaux troubles et vaporeuses du fleuve. Alors le givre dégèle et glisse lentement dans le creux de mon menton poussiéreux. Je me relève douloureusement et me dirige vers la salle de bains. Je lui ai réparé le robinet d'eau chaude avant-hier. J'empoigne fermement le pommeau comme pour dynamiser mon état stationnaire semblable à celui d'une baleine blafarde en proie à une digestion intense, un lendemain de beuverie. Je regarde le pommeau, le fixe, le scrute, il est là, dans ma main, cinq doigts et leur veuve. La main, elle, se détache peu à peu de son support communément appelé "corps". Toutes les sensations que je perçois maintenant ne proviennent plus que de ma main. L'impression du toucher s'intensifie, mon membre frétille, grésille, bourdonne, chaque grain de plastic de l'ustensile entre en moi. Ma main est devenue le seul membre vivant de mon corps. Je suis isolé dans un vaste univers froid, glacial. Si les nerfs me communiquent les formes, le relief, la chaleur, les forces, je suis dans l'incapacité (malgré tous mes efforts, vifs et énergiques) d'actionner mes phalanges noires. Je suis immobile, pétrifié au centre de mon bac à douche entartré, les yeux rivetés à mon pommeau. En ai-je oublié de respirer? Mon fluide vital circule-t-il encore ailleurs que dans ma main ? Je n'ai plus de notion de temps, d'espace; je suis pris d'un léger vertige, voltige virevoltante et vaine. L'odorat, l'ouïe, le goût se sont évadés de mon enveloppe charnelle. Comment me sortir de cette aliénation sensorielle, de cette impasse ? Esprit absent, esprit bloqué, scotché, les yeux fixes, la bouche ébahie, presque haletant.

Quand la main est-elle enfin gagnée par la peur ? Quand se met elle à trembler et à gémir? Incontrôlable et agaçante. Cette main qui titube, c'est l'inconscient qui gonfle, se plonge dans le flot discontinu d'une cascade vénérienne. Comme l'aiguille sous la peau, il bâtit une colline frémissante dont les poils à l'hiver offrent leurs feuilles et leurs menus branchages. Par spasmes réguliers les vertèbres cristallisées de la main terrestre dévalent le ruisseau, se plantent dans la berge, dévalent à nouveau. Le corps piqué au plus vif de son humus distillateur hurle ce piquant voyage. La bouche sereine regarde la main où s'amassent les arbres et leurs épines, accompagnés de quelques écorchures cellulaires, encore chaudes et vibrantes, nerveuses avant le relais mortel des suivantes. Nervosité maniaque !

Chaque pli du rideau de douche, chaque éclat de peinture murale sans odeur sèche en trente minutes, chaque particule / tentacule du robinet métallique s'avance, chacun doutant légèrement, un

sourcil plus haut que l'autre, chacun vaguement furieux, très certainement imaginaire. Pourtant je n'arrive pas à m'en défaire. Une "foule d'invisibles" me dévisage. Et si tous me dévisagent c'est que je suis encore là, tout mon corps est présent, j'existe, mais oui bordel, J'EXISTE ! Un long rôle progressivement strident s'est échappé de mes entrailles.

Mon hurlement a réveillé Rébecca. Elle vient me voir dans la baignoire pour me faire signer un autographe. Le regard perdu, elle pose sa tête froide sur mon épaule. Elle sait. Quelque part elle pleure pour moi. Doucement elle fait glisser son caleçon, referme le rideau et tourne les robinets. Elle accroche le pommeau au-dessus de nos crânes étourdis; l'eau nous inonde. Alors que les gouttelettes d'eau m'éclaboussent, elle avance dans la baignoire et vient me bousculer de ses petits seins fermes. Ses lèvres sont tièdes et douces, elle baise aussi mon nez, mon cou. Elle pose mes mains sur ses reins. Je la pousse contre le mur carrelé. Elle m'embrasse encore, fougueusement, comme des bulles de Perrier roulant sur mon corps. Mes doigts fébriles descendent sur ses cuisses. Mon poinçon perfore son ventre tiède, sa tête bascule. Le robinet d'eau froide va et vient avec notre corps. Nos peaux fusionnent.

Lorsque j'enfile mon tee-shirt, je ressens un léger picotement sur le sein gauche. Rébecca me sourit, Rébecca est belle. Je pourrais dire qu'elle est différente, qu'elle a quelque chose de supplémentaire, que nous sommes complémentaires, et qu'ainsi je l'aime... Mais non, elle a cette grande sensibilité, ce sens de l'essentiel et de l'esthétique comme toutes les autres femmes, à ce détail près que je suis son mec, et ça, ça me suffit. Une fois revenu dans la chambre, je me fringue en désordre et ouvre mes paupières alourdies par la nuit. Graduellement la piaule s'illumine. J'ouvre la porte, sors deux œufs du frigo que j'enfourne immédiatement (cette fois) et me sers une Mort Subite sur le champ. Ses yeux pétillent et son sourire rayonne de plus belle. Ma petite brune me met l'eau à la bouche, d'ailleurs je sens mes œufs qui crépitent. Ils veulent en finir, ils savent que leur destin se situe au niveau de mes intestins. Je file dans le coin cuisine et les extrais tant bien que mal du four surexcité. Il n'y pas deux mois, ce salaud m'a congelé une omelette toute fraîche.

Rien que pour la stupidité de la situation, j'embrasse Rébecca et accompagné de ma bulette-à-main je m'en vais chevaucher le métropolitain. Remarque utile: dehors, il pleut. Les gouttes rebondissent sur le macadam lisse et transparent (j'aime bien l'aspect du macadam mouillé). Ce matin, il y a un corps à la craie blanche dessiné, là où auparavant le joueur de guitare séjournait. Je marche un peu, je me fraie un chemin à travers la foule immense. Elle envahit chaque interstice, chaque coin de rue. Avec tout ça il pleut de petites gouttes sèches et aiguës qui, une fois délaissées par le ciel viennent s'échouer dans le grand océan qui irrigue ma mélancolie.

Je m'arrête devant l'aveugle à qui chaque midi je laisse "une petite pièce". J'accède enfin à la bouche qui aspire et réjecte comme des pelotes un immense flot d'individus fermés, les yeux dans le vide de leur pensée illusoire, leur vie perdue dans le vide de leur turbin.

Les pieds encore humides, je suis projeté sur le quai inondé de lumière artificielle. Mes yeux me font mal (ainsi que mes regards). Je marche au hasard, funambule, je ne sens pas le sol, pourtant je n'ai pas l'impression de tituber comme cela m'est déjà arrivé bien des fois. Mon sein gauche me picote. Autour de moi j'entends des paroles, des chuchotements; les gens discutent, ou plutôt ouvrent la bouche et laissent échapper quelques sons sans mélodie. Des rumeurs ventriculoïdales sans intérêt. C'est ainsi que les gens croient vivre; laissons-les là où ils sont, les brusquer ne servirait à rien, ils sont congelés de la tête. Il ne vaut mieux pas qu'ils se rendent compte de leur mépris, de leur méprise, de leur banalité outrageante. S'ils s'apercevaient que leur petite résistance personnelle face au temps ne sert à rien, ils pourraient vivre encore un peu plus mal. Ils verraient que ce contre quoi ils résistent les a dépassé, entouré, gobé, ingéré depuis une éternité. Le genre humain dans sa généralité est digéré et naîtra prédigéré demain. Ils sont pour la bête un ensemble qui se construit, s'assemble tout au long de son voyage intestinal. Destins passifs, désirs effacés, rêves évaporés.

Alors les gens font leur possible pour vivre encore un peu plus vieux. Il y a pourtant longtemps que tout est fini.

Un jour, tout de suite peut-être, l'un d'eux va se rendre compte qu'il est au bout, qu'il a raté le meilleur, qu'il a vécu comme un piètre voleur de banlieue, caché du vrai bonheur, passif et les pieds dans la merde, avec derrière lui le jour, devant lui, le jour toujours, ce sera peut-être moi. Il attend encore quelques heures, soumis à la projection du film de sa pauvre vie, où il n'a jamais su se découvrir, dénuder un peu son esprit de toutes les choses entendues, des pensées uniformes. Aux autres il ne dit rien de ce qui se passe, muet dans son attente effrayante. Patient, il attend que les grains tombent au fond du sablier. La lumière grandit, il s'enfonce dans le soleil anal, c'est l'agonie, la bête est aux chiottes, lui supplie, elle jouit. Puis vient la noyade dans l'eau bleue. C'est l'éternel sommeil contre lequel les suicidés se rebellent.

L'intestin souterrain bleu ralentit dans un souffle de poussière. J'ouvre les yeux, il s'arrête. À l'intérieur un amerloch fume un bon joint, un vieux marines qui a vu bien des corps sauter sur des mines. Il a un peu trop fumé, il hallucine, il voit de bien belles beautés, héroïne de leur heure, enceintes, joyeuses, sauter sur des mines antipersonnelles. Il fume trop, c'est sûr. Il est assis en lotus sur un aérofauteuil de la rame, les yeux clos. Il entend les chants du minaret s'enfoncer dans le soleil levant, quand sur la dune, le vent a balayé les traces de l'amour.

Une petite dame âgée accompagnée de son Yorkshire appuie sur le bouton, les mâchoires s'ouvrent. Des gens banals descendent pendant que des gens encore plus banals essayent de monter. La p'tite dame se fait bousculer malgré tout le respect dû à quelqu'un qui a vécu ça, et ça, et ça ... À chaque nouveau passager qui monte ou descend c'est un nouveau coup d'épaule à la vieille qui gêne. Le petit toutou à sa mémère lui a préféré rester sur le quai. Ce gros serpent de métropolitain l'impressionne. Il regarde sa maîtresse, impuissante face aux saccades de la foule surexcitée. Attention, Attention, le serpent d'acier va bientôt refermer ses mâchoires. "Youki ? Où es-tu mon petit Youki ? Monsieur, n'auriez pas vu mon petit Youki ?... -Naan !" Attention départ; accélération, vitesse. Le petit Youki sent son collier de cuir, trop serré, lui cisailier la peau du jabot. Il glisse le long du quai, ses petites papates bougonneusement tendues vers l'avant. Ça y'est, le noir arrive. Les lumières, la vitesse, les flashes, le vent. L'arrière-train du chien cogne et cogne encore. Le petit Yorkshire rebondit un peu partout entre le métro et les parois du tunnel.

Note: Il faut savoir que pour des mesures de sécurité il est indiqué au conducteur la vitesse à respecter par l'intermédiaire de panneaux. C'est sur un de ces panneaux qu'est venue se heurter la petite tête du minuscule toutou à sa mémère. Il n'a pas dû beaucoup souffrir, il était presque déjà étouffé. Les vitres furent un peu éclaboussées de sang, mais rien de bien méchant. De toutes façons, la RATP a depuis peu installé des balais de lavage de la rame avant chaque station tellement ce genre d'incident devient courant. On ne compte plus le nombre de suicides, meurtres et autres wall-slashing, on les décompte.

L'amerloch vole camé dans le vent comme le dragon d'un nouvel an asiatique dans les rues de Chinatown, en semant ses cliquetis dorés dans les mains éventrées, dans les landaus défoncés, dans les chapeaux troués, aux terrasses des cafés où les sourds s'entendent mieux que nous.

Mamie commence à retrouver le sourire car la laisse n'est plus tendue. Elle sent bien que le petit Youki va réapparaître d'entre les pieds des voyageurs. Quelle déception la constipa quand le collier apparut seul au bout de la sangle. Le petit Youki était parti, il avait choisi le grand jour, la liberté absolue. Mon sein gauche me pique plus fort.

Allez, on est bon pour les césars.

Stéphan O.

Mon sein gauche me pique si fort que je me réveille. Hier soir je me suis endormi sur mon bureau, sur mon mégot de cigarette qui rend idiot. La brûlure se fait seulement maintenant ressentir. Le soleil se lève à travers la bouteille de whisky, vide, et mon cœur brûle. En dormant ma main a écrit ce bouquin. Je l'ai mis bas malgré moi. Mon cœur s'est fatigué pendant que mon cerveau dormait. Il est temps de vaincre le bonheur, il est encore temps de se suicider, mourir. Ma génération ne croit plus à l'avenir. Je vais changer de cœur. Un autre individu a été rangé à ma place sur l'infini tableau des destinées. De mon passé irrévocable je suis traîné vers un futur que je ne pouvais plus soutenir.

Rimes

Sur la Route

*Un pouce levé et le corps posé,
La fredaine qui ruisselle sur les lèvres,
Les yeux intenses perdus sur l'horizon,
L'homme se plante devant son futur
Comme le pinceau s'étiole sur la toile.
L'assistant présent rompt avec le temps.*

*Comme à la terrasse d'un café velouté,
Comme plongé dans un canapé mousseux,
Comme enveloppé dans un drap de mélodie,
Comme emporté par une volute assaisonnée,
L'homme souriant, prend la pause de l'instant,
En savourant un petit moment de longévité.*

*La pause porte son ombre
Sur chaque orchestre doué de beauté,
Et séduira un jour son monde
Dans le cercle zappiste des attardés.*

Je fais un long voyage.

*Le ciel est étoilé
Mais j'ai froid.
Les feuillages sont verts,
Pourtant c'est à jamais l'hiver.*

*La mélodie part en mélopées
Mais des paroles, je n'en bois.
Mes mets sont salés, sucrés,
Pourtant je n'ai plus rien de sacré.*

*En fait c'est l'enfer,
Car mon cœur est amer.
Je suis soudain seul, enfin libre*

*Je suis soudain libre, enfin seul.
Je suis baigné de vitriol
Car mon amour s'en est allé.*

Le Chant du Fou.

La vie est la seule longueur temporelle que l'on peut véritablement écourter.

Le plaisir est le bonheur des fous. Le bonheur est le plaisir des sages.

Je n'ai plus peur d'être heureux, je sais lettre.

La vie est un épais brouillard où seuls les poissons et les oiseaux aux oreilles ouvertes savent naviguer.

Grâce aux nouveaux moyens médiatiques, l'homme a aussi accru la vitesse de transmission de la pensée. Ce qu'il a omis d'accroître, c'est la qualité de cette pensée.

Femme, tes cheveux coulent sur tes épaules, comme le miel sur la peau ensoleillée de ton ventre doré.

Le blanc appelle le noir, comme la femme appelle le miroir

L'homme est le plus vulnérable quand il redevient humain.

La plus belle forme d'humanisme étant l'amour, l'amour sans distinction.

Coueurs d'idéal qui trébuchent sur les réalités, rêveurs candides quequette malicieusement la vie, leurs mésaventures sont aussi bien liées, liées par l'inexorable logique que la réalité applique à corriger le rêve.

Bergson.

La raison du plus malin est la meilleure.

L'humanité est unie par ses doutes, divisée par ses convictions.

La vie est un cauchemar que seuls les rêveurs savent apprécier.

L'homme politique est une espèce surprenante car seule capable de se baisser encore plus bas qu'elle n'a déjà baissé son pantalon.

Il n'existe pas d'arme de dissuasion contre la démence, et si il en existait une, ce ne serait sûrement pas le sens commun.

Note de l'auteur : Il y a en de moi, et il y en a d'autres.

Cadavres II.

*Colchiques sont vos angles.
Votre torse scintille de pâleur.
Belle de nuit votre teint,
Étourdit votre regard.*

*Vous vous soutenez vers l'horizon,
Vers cette nuit sans main.
Pâquerette votre chair fleurie,
Vous attendez cette Dame armée,*

*Celle qui rendra à votre âme
Le bleuet de votre existence.
Aussi maigre soit votre passé,*

*Les fleurs fanées peuplent les bouquets séchés.
Car mine de rien les fleuristes de demain
Ne vous offrent qu'un parfum :
L'edelweiss atomisée.*

Désir Discret.

*Tes longs cheveux bruns, baignés d'un linceul doré,
Voilaient ton visage fendu, pareil aux rêves d'été.
Euterpe, au loin, sirène d'une nuit
Courait, semait, heureuse sans un bruit.
Et moi qui clamais mon amour
Pour cette belle, silencieuse, reine d'un jour.
Amour futile et sans gloire pour une déesse.
Moi le poète et toi la princesse.
Caché sous ton ombre
Ta lumière m'inonde.
Je me morfonds au fond de mon antre
De ne pouvoir délicatement effleurer ton ventre,
Planter là une rose sanguine
Et l'arroser, laissant à chaque épine
S'étendre lentement une gouttelette
Ruisselante de mon envie discrète.
Elle m'attise et m'enflamme.
Elle me blesse et ronge mon âme.
Le désenchantement chante mon glas,
Je ne saurais fleurir sans toi.*

Bernard et Stépan.

Poème en Cycle.

*Dans le ventre des grandes étendues
Il est bien évidemment entendu
Qu'on se laisse porter, détendu,
Trop facilement, tout aux rêves rendu.*

*Une poésie mièvre vient à l'esprit,
Fait de roses en liesse, de belles prairies,
De tous les tableaux un peu épris,
De l'Amour, beau, à tous prix.*

*Mais c'est lorsqu'il est parti
Vers un enfin Paradis
Que l'amour un peu plus que l'ami*

*Agit sur l'homme comme l'acide sur sa mie :
Il la ressuscite dans la souffrance,
Puis éjacule dans une tornade d'effervescence.*

Mon Ombre.

*Ce que tu ne comprends pas
C'est ce que je dis.*

*Ce que tu ne vois pas
C'est ce que je vis.*

*Ce que tu n'entends pas
C'est ce que je cris.*

*Ce que tu ne sais pas
C'est ce que j'écris.*

*Et ce que tu crois savoir
N'est que pure ironie.*

*Ce que tu entends
N'est que plate flatterie.*

*Ce que tu observes
Est vainement immobile.*

*Ce que tu comprends
Naît de ton esprit futile.*

Cadavres.

*Lits de cimetières infinis
Champs de batailles, mal définis
Nappes brumeuses sur les plaines endormies
Trouées de sang et d'ennui.*

*Souvenirs bannis et mémoires bafouées
Corps perdus, puzzles morcelés;
Ce sont les yeux emplis de mélancolie
Que je vous observe étrangement assis.*

*Ainsi donc vous refusez de pourrir,
Tombeaux de joie à férir.
Vous vous faites matière première*

*De l'industrie du cercueil.
Contre toutes les inutiles prières
L'élite retranchée garde le deuil.*

Avis de Recherche.

*Je souffre d'un éclat dans l'iris.
La fleur de l'âge vide sa sève.
Mon corps est stupide lorsqu'il n'est pas
Fécond. Il ne l'est pas.*

Plus court chemin vers l'aventure ?

*Il n'y a rien d'autre de noir
Que mon si dense désespoir.
Ton visage illumine
Mes journées sans alumine.*

Sandy.

Exploration d'un corps.

*La vie s'étire comme un trait fin.
Mais à la vue de chaque grain
Elle s'épanouit comme une peau.
Infinie, pleine de reliefs, de coteaux,
De vergers, de cicatrices gracieuses.
La vie est une vierge baveuse
Un territoire, une Nature déique.
On la pénètre sans effort ombilical,
Elle vient et va sans défit épique.*

*Et à chaque plaisir éruptant,
Elle dévoile une autre jouissance,
Une autre vague pulpeuse sous le vent
D'une mort en pleine quintessence...
Effervescence... Flamboyance...*

État second.

*État second
Superposition des mondes
Apparition des ondes
Formation en ronde*

*Musical enfer
Notes amères
Son Karscher,
Dans cet état j erre.*

*Que le mal soit mon revers,
Le beau mon nighmare,
Alors tout dégénère.*

*Les angoisses symphoniques me régénèrent.
M activer ou trépasser, me morfondre.
Pour qu enfin l essence du réel fonde.*

Strophes Inharmoniques.

*Toutes tes strophes qui demeurent sans harmonie
Las, je ne peux te les pardonner.
Mon seul effort serait de les relire par envie
Car gourmand, je ne peux que te dévorer.
Et je les accepte encore et encore, suis-je patient ?
Je les ingère comme un présent plus qu ardent.*

*Il m envole moi, mon corps,
Vers d autres songes où tu m attends.*

*Tes mélodies que je goutte
N ont que la portée de l esprit
Pour insaisissable déroute,
Tracée comme un bonheur enfui.*

*Est-ce là le bout des limites du corps ?
Chez moi tu n interviens qu en tant qu âme.
C est sûrement là ton désir de femme
Mais je suis homme et las de te vivre en idole.*

pour Sandy.

L'imbuvable étincelle.

Poème commun aux résolutions des gens de la fontaine.

*Un incendie dans la nuit
Éclata de rire sous l'ennui.
Une étincelle d'espérance, vivant
En cadence ce tumulte hilarant
Se chargea du sort réservé
Au fumeux tonneau de vérité
Attisant les artifices par quelque lucidité.
Un lance-flamme agité, de rage
Étouffa ce fabuleux carnage :*

*Déclarant à l'assemblée son Amour
Pour l'extincteur et non le four,
Il interpella les chandeliers
Récemment promus chanceliers,
Qui ne savaient que lui rétorquer*

*Finalement le robinet l'ouvrit.
Jaloux et plein de mélancolie
Il pleura toute sa folie,
Perdant ainsi tous ses amis.*

*Moralité : C'est quand on en a le plus besoin,
Qu'on voit s'éloigner son prochain.*

Les Initiales de l'Opéra.

*Nous n'avons pas connu que des moments heureux
Mais chaque fois, de votre unique présence
Vous en avez fait des instants, des jours merveilleux
Pleins d'une joie vive de pleine incandescence.*

*Vous étiez, êtes et serez à tout jamais
Une perle dans nos cœurs dont les carapaces,
Sous votre souffle pur au parfum iodé
Ont su s'ouvrir, se déployer en brisant la glace.*

*A votre contact une douce chaleur m'envahit,
La plénitude me gagne et grandit
Pour atteindre de tranquilles sommets.*

*En votre sein vous unissez,
De la mère, la fille, le songe réconcilié;
De l'amante ou la sœur, la fée, l'ève adorée.*

Demandez le Programme.*Phrases.*

Préface.	4
Notice: Parental Advisory.	4
Bernard l'Ermite.	7
Courrier du Cœur IV.	10
La Cité d'Ici.	12
Le 4ème Déclic.	13
Le Fauteuil Honteux.	15
Le Match.	17
Post Scriptum Posthume.	19
Petit Récit sur la Surdité Quotidienne.	23
Les Trois Médisances.	26
Mauvaise Anticipation.	30
Un Soir de Chien.	34
Priorité aux Gyrophares.	35
Une de Plus.	38
Alligators 427.	39
Ma Chair �trange.	41
La Sirène de l'Enchanteur.	42
Excuses.	64
Licence.	65

Au Programme ce Soir.
Rimes.

Sur la Route	47
Je fais un long voyage.	48
Le Chant du Fou.	49
Cadavres II.	51
Désir Discret.	52
Poème en Cycle.	53
Mon Ombre.	54
Cadavres.	55
Avis de Recherche.	56
Exploration d'un corps.	57
État second.	58
Strophes Inharmoniques.	59
L'imbuvable étincelle.	60
Les Initiales de l'Opéra.	61

Excuses.

Ton esprit cultivé aura sûrement remarqué les nombreuses citations, expressions et autres locutions empruntées à différents artistes auxquels il faut rendre ce qui appartient. Notamment pour ceux dont je me souviens, Hubert Félix Thiéfaine, Mano Solo, Noir Désir, IAM et tous ceux que j'aurais plagiés ici ou là par pure mégarde bien évidemment.

Ces courts-métrages vous ont été présentés par les productions MOSAMA.

Mise en scène et serviteur: Stépan Obrénovic.

Producteur associé: Bernard.

Co-scénaristes: Sandy et Bernard.

Effets Spéciaux: Joe le Blackos.

Cascadeurs: Bob, Natale, Elsa.

Affiche: Raymond et Stépan.

Musique: Benatar, Bukowski et Hesse.

Dédicace: Nico des Maloney.

Décors: Célia, Loïc, Marmotte, Michel, Sylvie, Benji et Gogo.

Acteurs principaux: Sandy, Morgann, Mimi, Réda, Michel, Sylvain, Chrystelle, Alex, Kiki, Aurélie et Cédrick, Guillaume, Cali et Manue, Claude, Rithier, ma grand-mère Denise, Charlotte et Marion qui sera la dernière.

Licence.

Le manuscrit ou partie du manuscrit illustrations incluses, intitulé « ...Âmes Sensibles... » est protégé par les lois du copyright. Tous droits du propriétaire de l'œuvre réservés. Sauf autorisation, la duplication, la location, le prêt, l'utilisation publique de cette œuvre ne sont pas interdits. En effet seule l'utilisation à but lucratif, ou revendicatif est interdite.

Ça signifie que je vous encourage fortement à diffuser librement cette œuvre, ou partie de cette œuvre sans pouvoir en tirer aucun profit autre que méritoire.

La culture appartient à tous, chacun est libre d'avoir accès à toute la culture.

Stepan ©.

P.S. : Le manuscrit est vraiment protégé par les lois du copyright. Je fais pas de fric dessus et je ne vais pas non plus vous permettre d'en faire sur ma gueule, alors quoi, quand même !